

ORGANE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE ANDRÉ-MAGINOT

# La Charte

91<sup>e</sup> ANNÉE

JUILLET - AOÛT - SEPTEMBRE 2020 N° 3



**PREMIÈRE PATROUILLE  
À BERLIN-EST**

## ÉDITORIAL 3

## ACTUALITÉS 4

Billet d'humeur 4

## DOSSIER 6

Première patrouille à Berlin-est  
(Allemagne)

## MÉMOIRE 20

Le 80<sup>e</sup> anniversaire du torpillage du  
paquebot *Meknès*

## VOS SOUVENIRS 24

## HISTOIRE 26

8 mai 1945 : la guerre n'est pas  
finie ! Reste... L'Indochine 26

« Samu » Tademaït 34

Opérations dans la vallée de la  
Soummam 37

## LA GRANDE-GARENNE 43

## LES GROUPEMENTS 48

## LECTURE 50

Lu pour vous 50

## RECHERCHE 51

# La Charte

Organe de la Fédération Nationale André-Maginot

TRIMESTRIEL - Commission paritaire n° 1223 A 06713.  
Juillet - Août - Septembre 2020. Dépôt légal à parution.



### 1<sup>re</sup> page de couverture :

Image originale réalisée par Éric Ascensis  
pour *La Charte*. Check Point à Berlin.  
© Éric Ascensis

### 4<sup>e</sup> page de couverture :

Monument en hommage à Conrad  
Schumann, soldat basé à Berlin-Est qui sauta  
par-dessus le barbelé pour passer en zone  
alliée en 1961, geste immortalisé par le  
photographe Peter Leibing.

Ancienne Fédération Nationale des Mutilés,  
Victimes de guerre et Anciens Combattants.  
L'aînée des associations, créée en 1888  
et reconnue d'utilité publique le 28 mai 1933.

### SIÈGE SOCIAL ET ADMINISTRATION :

24 bis, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris  
Tél. : 01 40 46 71 40  
Email : fnam@maginot.asso.fr  
Site internet : www.federation-maginot.com  
CCP Fédération Maginot Paris 714-96U

### DIRECTION ET RÉDACTION :

Directeur de la publication : Henri Lacaille  
Rédacteur en chef : Jean-Marie Guastavino  
Rédactrice en chef adjointe : Cathy Berjot-Ben Helal  
Email rédaction : lacharte@maginot.asso.fr  
Email diffusion : fnam@maginot.asso.fr

### MAISON DE VACANCES :

La Grande-Garenne  
18330 Neuvy-sur-Barangeon  
Tél. : 02 48 52 64 00 - Fax : 02 48 52 64 02

### RÉSIDENCE ANDRÉ-MAGINOT (EHPAD) :

Tél. : 02 48 52 95 60

### IMPRESSION - EXPÉDITION :

Caractère Imprimeur  
ZI Delta, 57 Montée de Saint-Menet, 13011  
Marseille

La direction de *La Charte* ne peut être tenue pour  
responsable de la perte ou de la destruction des  
documents qui lui auraient été spontanément  
confiés

# Terminé barre et machines !

Dans quelques semaines, je quitterai ma présidence de la Fédération, à la fin d'un mandat de six ans. Ma dernière année aura été assez agitée, mais je ne suis pas mécontent du résultat des deux évènements qui ont marqué cette période : la privatisation de la Française des Jeux et le phénomène « COVID 19 - Coronavirus ». Nous avons été secoués, mais nous en sommes sortis intacts voire renforcés.

En ce qui concerne le dernier évènement, je soulignerai seulement que notre situation était relativement favorable : nos associations sont plutôt provinciales, bien encadrées et généralement assez réactives et bien intégrées dans leur tissu local. Les réactions ont donc été bien encadrées, efficaces et intégrées dans les actions locales.

Ce qui nous inquiétait le plus, c'était la Grande-Garenne et surtout notre EHPAD. Le directeur de celui-ci a réagi de façon exemplaire en confinant son établissement – et lui avec – en appliquant strictement les instructions des autorités sanitaires. Le régime était dur pour les pensionnaires, mais ils y ont tous survécu. De son côté, le centre de vacances a été fermé, le personnel non strictement nécessaire a été placé en chômage partiel. Le centre a été rouvert en accord avec les instructions officielles, et a repris un fonctionnement bien contrôlé : **Bravo à tous les acteurs de Neuvy, ils ont été exemplaires !**

En ce qui concerne la privatisation de la Française des Jeux, nous n'en tirerons le profit que l'année prochaine, Bercy ayant joué sur les années budgétaires pour retenir une partie de nos dividendes. Nous avons protesté vivement, appuyés par la présidente de la FdJ, qui nous a obtenu une ponction moins forte que prévue sur nos dividendes (30 % au lieu de 50 %). La situation qui en résulte est la suivante : pas de souci pour la période juillet-décembre 2020. Ensuite il nous appartiendra de trouver une solution pour entamer l'année 2021: emprunt à taux minimum (il existe 0,x %) – ou plutôt nos partenaires dans la privatisation (les deux mutualistes) qui trouveront, je l'espère, dans



ce soutien, une justification morale de leur participation à l'opération menée avec nous. Ce que nous avons appelé le « Pacte bleu » est en effet, à terme, une construction intéressante financièrement pour tous les participants.

Les deux évènements que je viens de citer – COVID et privatisation de la FdJ – ont une conséquence secondaire, qui est le décalage dans le temps des réunions de notre association, en particulier de notre assemblée générale, qui aura lieu à Neuvy, le 14 octobre et concernera uniquement les présidents de groupements. Enfin, signalons aussi la suppression de la remise du Prix de la Mémoire pour l'année 2020. Le prix en question sera attribué tout de même et décerné « par correspondance » au cours de l'automne prochain.

Enfin, je voudrais conclure ce bref rappel des évènements des derniers mois, par les félicitations que j'adresse avec joie à Mme Geneviève Darrieussecq à l'occasion de sa nomination comme ministre déléguée auprès de la ministre des Armées, chargée de la mémoire et des anciens combattants dans le nouveau gouvernement. Cette nomination est pour nous une assurance d'être écoutés et compris dans les remarques ou demandes que nous adressons aux autorités de la République.

**Henri Lacaille**  
président fédéral

# Billet d'humeur

## d'un administrateur au sortir de deux mois de confinement pour cause de COVID19

À l'automne dernier, dans les mois qui ont précédé la privatisation et l'entrée en bourse de la Française des Jeux, nombreux furent ceux qui découvrirent qu'au nombre des actionnaires figuraient des associations d'anciens combattants, dont la FNAM (Fédération nationale André-Maginot), qualifiés « d'actionnaires historiques ». Il n'en fallu pas plus pour que quelques parangons de vertu, peu nombreux il est vrai, sous couvert d'anonymat, réseaux sociaux « obligeant » ont cru bon de se répandre en vilénies sur ces « gérontes coiffés d'un béret basque assis sur des sacs d'or », façon oncle Picsou, et de s'étonner de la prodigalité que l'État leur manifestait depuis des lustres.

Au risque de les contrarier, signalons que ce placement financier n'est pas le produit d'un État généreux envers ses obligés, d'hier comme d'aujourd'hui mais qu'il a pour origine l'inventivité des anciens combattants qui, au sortir de la Grande Guerre, se trouvèrent démunis pour soutenir tout à la fois les veuves et les orphelins de leurs camarades tombés au combat, ainsi que le grand nombre de blessés dans l'incapacité physique de renouer avec une activité professionnelle.

Ces anciens combattants, qui ne pouvaient alors compter que sur leurs propres forces, lancèrent une souscription nationale assortie d'une tombola, « la Dette », qui, au fil des ans, s'est muée en Loterie Nationale puis en Française des Jeux. À chacune de ces étapes, quelques associations d'anciens combattants au nombre desquelles figurent en première ligne la Fédération nationale André-Maginot et les Gueules-Cassées ont

acquis sur leurs fonds propres des parts de ces sociétés, position tout récemment renforcée avec la privatisation de la Française des Jeux et la consolidation d'un siège au conseil d'administration de cette dernière.

De l'interrogation sur l'origine des fonds découle tout naturellement la question de leur destination.

Aussi, au risque de décevoir une fois encore les contempteurs suspicieux, la destination de ces fonds tient en deux mots : Mémoire et Solidarité, ces mots qui figurent en bandeau sous l'insigne de la Fédération. Elle se traduit concrètement par l'affectation bon an, mal an de quelque deux millions d'euros à des actions entrant dans le champ de ces domaines.

En cela la FNAM agit comme une fondation à ceci près qu'elle ne fait que très rarement appel aux dons et legs que son statut d'association reconnue d'utilité publique autorise et qu'elle ne sollicite jamais la moindre subvention. Le fait de ne pouvoir compter que sur ses seules forces au service du monde combattant, toutes générations confondues,



Automate St Genesis pour le dépistage du COVID19.

est une forme de privilège qui lui confère une totale indépendance.

Elle peut aussi et spontanément mobiliser « ses troupes » pour de grandes causes. C'est ainsi que tout récemment interpellée par le combat des professionnels de santé pour contenir la pandémie, et par celui des personnels des EHPAD pour mettre à l'abri nos aînés, la Fédération nationale André-Maginot est spontanément « montée en ligne ». Ses 240 groupements, qui maillent le territoire national, se sont mobilisés pour témoigner de leur solidarité par des gestes de soutien allant de la mise en place d'automates facilitant le dépistage du COVID19, aux dons de masques de protection, en passant par les surblouses, les tablettes et même plus modestement les croissants pour les petits déjeuners des soignants... Cette opération conduite durant tout le mois d'avril a été financée à hauteur de 300 000 €.

Si les buts de la Fédération, tels qu'ils figurent dans ses statuts, ne sont en rien originaux pour une association d'anciens combattants, force est de reconnaître qu'ils sont largement atteints. Ce résultat procède de la gestion rigoureuse d'un patrimoine par une équipe d'administrateurs, gestion d'ailleurs saluée par les professionnels de la finance, et du bénévolat de la totalité des administrateurs.

L'éventail des bénéficiaires est large avec toutefois une priorité pour le monde combattant d'hier et d'aujourd'hui, le service



Les lauréates et lauréats du Prix de la Mémoire et du Civisme en 2019.

de santé des Armées, les blessés, veuves et orphelins. Rappelons que les anciens combattants souffrent également d'isolement et de solitude et que leur bien-être moral fait partie de l'article 1. de nos statuts. Aussi leur fournissons nous toutes les conditions de rencontre avec leur famille et leurs amis dans notre domaine de la Grande-Garenne pour consolider ce lien familial et affectif. Ce soutien peut se prolonger plus tard par un séjour en EHPAD, établissement que nous avons créé sur le site de la Grande-Garenne il y a quelques années.

Notre Fédération, faut-il le rappeler, se veut être un puissant passeur de mémoire avec des actions fortes en direction des 20 000 scolaires de tout niveau qui, sur place, vont reconnaître les théâtres d'opération. À ces aides s'ajoute le soutien financier généreux à nombre d'actions mémorielles tant dans l'édition que dans le cinéma.

Tout cela ne lui vaut malheureusement qu'une considération mesurée, pas toujours à la hauteur de l'effort consenti.

Si les demandes d'aide affluent et se font même parfois pressantes, les soutiens et la considération pour cette grande fédération qui œuvre depuis plus d'un siècle dans l'intérêt général des anciens combattants et de leur famille, tardent trop souvent à se manifester.

**Robert Rideau**



L'Hôpital d'Instruction des Armées de Percy.



## Première patrouille à Berlin-Est

L'occupation de l'Allemagne après la Seconde Guerre mondiale résulte de la volonté des quatre puissances alliées (États-Unis, France, Grande-Bretagne et Union soviétique) d'éradiquer le régime nazi et de prévenir tout risque de résurgence du militarisme allemand. Le régime d'occupation mis en place après la capitulation du 8 mai 1945 soumet entièrement l'Allemagne à ses occupants : le territoire allemand est découpé en quatre zones d'occupation. En 1949, le désaccord entre l'Union soviétique et les trois autres puissances conduit à la création de deux états : la RFA (République Fédérale d'Allemagne) sur le territoire des zones américaine, britannique et française et la RDA (République Démocratique allemande) sur la zone soviétique.

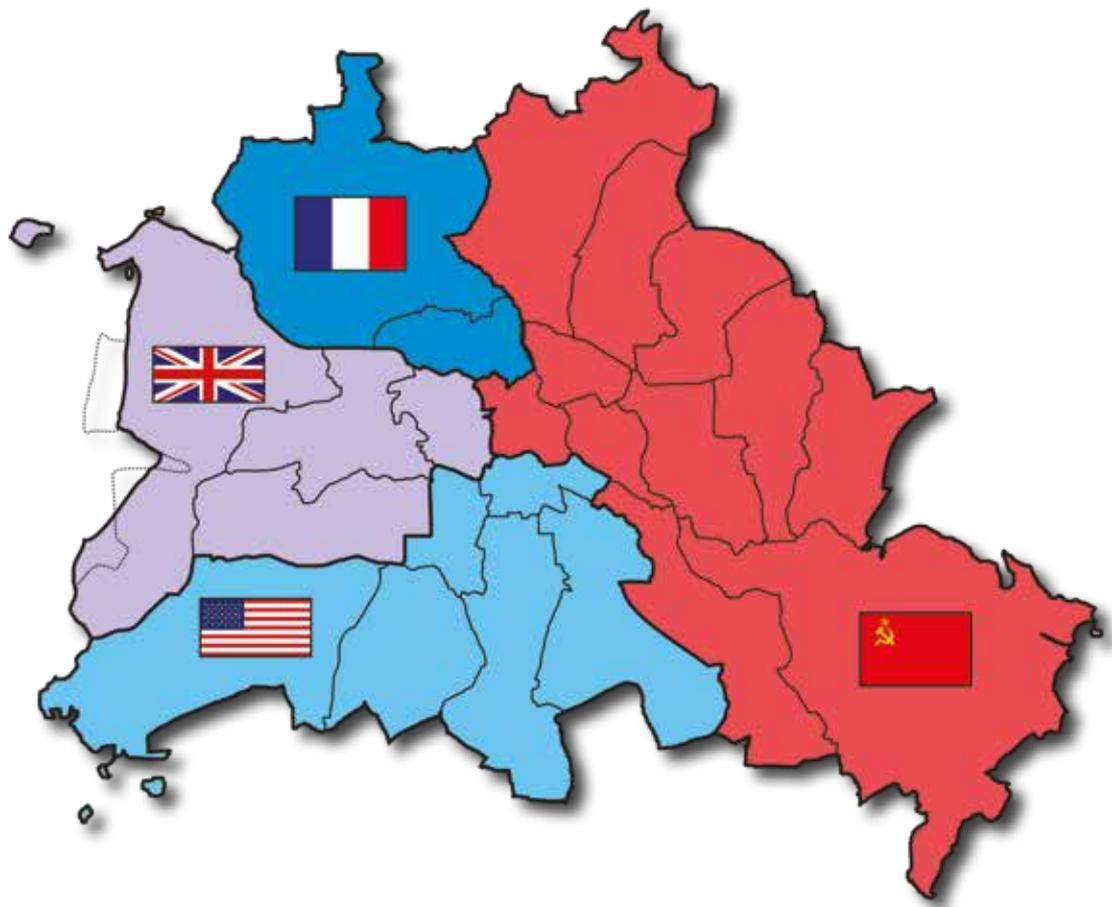
La fusion des zones d'occupation américaine, anglaise et française, concrétisée par le Deutsch Mark, allant selon l'URSS à l'encontre des accords, provoque le retrait des Soviétiques de la Kommandantur (Conseil de contrôle) en juin 1948. Staline décide alors d'installer un blocus contre Berlin-Ouest et bloque les accès terrestres à Berlin entre juin 1948 et mai 1949. Les ravitaillements des troupes occidentales et de la population civile berlinoise se font alors par un pont aérien.

Cette guerre froide s'illustre par ailleurs par la création du mur en 1961, essentiellement pour endiguer le flux des Allemands de l'Est vers l'Ouest. Ce mur de 155 km, dont 43 km séparèrent la ville en deux, tombera 28 ans plus tard, en novembre 1989, ouvrant la voie à l'unification<sup>1</sup> allemande<sup>2</sup>.

Dans cette Allemagne divisée en quatre zones d'occupation, des missions de liaison sont mises en place pour faciliter les communications entre alliés mais, lorsque survient la guerre froide, les tensions naissent et modifient leur rôle. Derrière le rideau de fer, les missions militaires de liaison sont alors chargées, non sans risque, de recueillir du renseignement sur l'état de préparation des armées adverses. C'est dans ce cadre que se déroule le témoignage qui suit.

1. La France préfère parler d'unification de l'Allemagne tandis que l'Allemagne utilise le terme réunification.

2. Réf : <http://archives.ecpad.fr/wp-content/uploads/2010/06/berlin09.pdf>



Découpage de Berlin.

En ce début des années 70, servir à Berlin était considéré comme un privilège rare par une grande partie de l'armée de terre, notamment par le « corps de bataille » voué à la monotonie des camps de Champagne ou de leurs équivalents d'outre-Rhin.

Il faut dire que les avantages dont bénéficiaient les « Berlinois » étaient de nature à susciter bien des volontariats et à faire oublier l'exil relatif de deux ou trois années passées dans une garnison isolée en territoire « ennemi ». À cela s'ajoutait – pour les plus romantiques – l'attrait de vivre dans une ambiance véritablement opérationnelle.

En effet, le 46<sup>e</sup> Régiment d'infanterie et le 11<sup>e</sup> Chasseurs comptaient parmi les rares formations de l'armée française à pouvoir

aligner en permanence leurs effectifs « temps de guerre », à disposer de leurs dotations initiales et à pouvoir se mettre sur pied en moins de six heures, grâce à un système d'alerte soigneusement mis au point et régulièrement testé.

Autant dire que je n'ai pas considéré comme une brimade le fait d'être affecté à Berlin, comme commandant de la 2<sup>e</sup> Compagnie du 46<sup>e</sup> RI, à ma sortie de l'École d'état-major.

Les formalités administratives étant ce qu'elles sont et celles de Berlin étant particulièrement redoutables, il n'était pas question de faire rejoindre immédiatement sa famille. Le séjour débutait donc par une période de célibat forcé au cours de laquelle

l'heureux impétrant était initié aux subtilités de la vie berlinoise tant sur le plan militaire que sur celui... disons, du milieu socio-culturel.

“ **Une épreuve (...)  
redoutable (...): la patrouille  
à Berlin-Est !** ”

Il est vrai que nombre de choses étaient faites pour surprendre, à commencer par l'invariable réponse : « Spécial Berlin » à toute question que suscitait un comportement, une décision ou une tenue parfaitement inconcevables en tout autre lieu. En fait, cette période de célibat forcé était consacrée à un véritable parcours initiatique, permettant au nouvel arrivant de prendre conscience des particularismes locaux afin de pouvoir, à son tour, en faire bénéficier ses proches, le moment venu.

Pour se limiter au seul aspect militaire des choses, une épreuve particulièrement

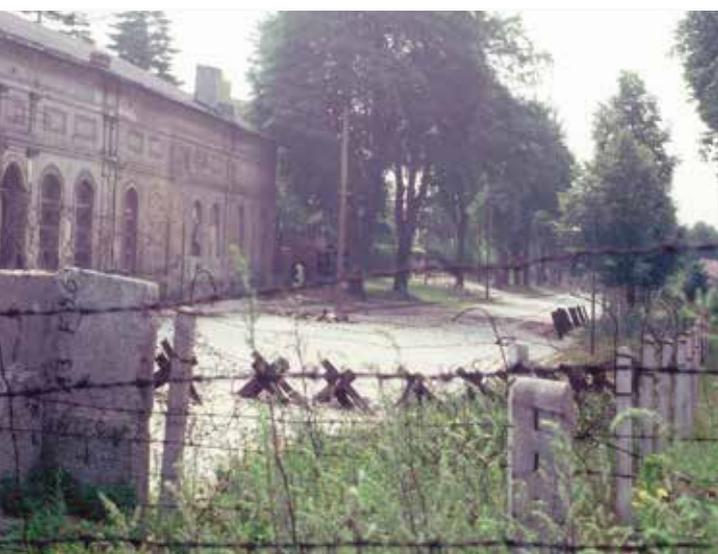


*Check point Charlie.*

redoutable figurait au registre des savoir-faire à acquérir par l'officier nouvellement affecté : la patrouille à Berlin-Est !

Ce type de patrouille, à ne pas confondre avec celles effectuées quotidiennement le long du mur, visait officiellement deux buts : affirmer la liberté de circulation des Occidentaux à Berlin-Est et recueillir des renseignements sur certains objectifs militaires.

Si la première partie du programme ne posait guère de problèmes en raison de l'aspect ostentatoire des équipages (voiture de service avec plaques officielles, tenue de sortie réglementaire avec képi), le deuxième volet de la mission soulevait, lui, d'incontestables difficultés liées, bien évidemment, à l'accoutrement des patrouilleurs. On comprendra sans peine qu'il fallait du personnel un tant soit peu expérimenté pour se livrer à des acrobaties qui, bizarrement, ne faisaient rire personne !



*Premières phases du mur vu de l'Ouest en 1962.*



Construction du mur de Berlin en 1963.

La patrouille type se composait d'un officier subalterne ou supérieur (jusqu'au grade de commandant inclus), chef de patrouille, d'un sous-officier secrétaire et d'un conducteur appelé, choisi parmi les germanophones de bon niveau, titulaires du permis de conduire, dotés de bons réflexes et capables de faire face avec sérénité à des situations inattendues. Inutile de préciser que le choix n'était pas très grand dans nos compagnies de combat.

Un officier était déclaré « apte au service de patrouille » après trois patrouilles effectuées en doublure aux côtés d'un « ancien ». Il s'agissait là d'une qualification à acquérir rapidement car, en période de mutations, le nombre de chefs de patrouilles titulaires baissait rapidement et la fréquence des dites patrouilles augmentait en proportion pour ceux qui restaient. Aussi, dès mon deuxième jour de présence, me vis-je désigné pour ma première patrouille à Berlin-Est.

C'est à ce point de mon récit qu'il convient de présenter C.

Le capitaine C., Aimé de son prénom, était une figure pittoresque et haute en couleurs de notre bonne vieille infanterie. Pied-noir comme moi, il avait derrière lui une carrière militaire déjà longue, commencée au bas de l'échelle, et appartenait à la race de ceux qui, ayant (presque) tout vu et (presque) tout fait, ne s'émeuvent plus de rien.

Une affectation commune, quelques années auparavant, à l'École nationale des sous-officiers d'active de Saint-Maixent nous avait permis de

mieux nous connaître et de sympathiser, en raison notamment de nos racines outre-méditerranéennes. Arrivé au régiment près de deux ans plus tôt, il terminait son temps de commandement et parachevait de la sorte son image de grand ancien, soucieux de faire partager son savoir et ses expériences à la bleussaille fraîchement débarquée. C'est ainsi que C. fut désigné comme chef de la patrouille qui me verrait faire mes premières armes à Berlin-Est.

Le cérémonial commençait par un « briefing » au 2<sup>e</sup> Bureau de l'état-major du Groupement des forces et des services de Berlin. Situé à



l'entrée du Quartier Napoléon, l'état-major, en général, et le 2<sup>e</sup> Bureau, en particulier, bénéficiaient de mesures de protection tout à fait impressionnantes. Les visites dans le saint des saints étaient rares et se limitaient, la plupart du temps, à un bref passage au centre opérationnel où nous étaiement fixés les « objectifs » à observer au cours de la patrouille.

“ **Il fallait « exiger », en cas d'incident, la présence d'un officier soviétique** ”

Le 2<sup>e</sup> Bureau disposait, à cet effet, d'un répertoire de tous les points sensibles de Berlin-Est, qu'il s'agisse des casernes, des dépôts de munitions, des stations d'écoute, des états-majors ou tout simplement d'édifices suspectés d'abriter des réunions ou des activités politico-militaires.



À l'Est, tribune présidentielle pour la venue de Khrouchtchev, en 1963. En repérage à l'Est.



Premières phases du mur vu de l'Ouest en 1962.

Les visites au 2<sup>e</sup> Bureau avaient donc pour but de prendre connaissance des objectifs qui nous étaient assignés – quatre ou cinq par patrouille – et de consulter les dossiers correspondants. Il était toléré de prendre des notes sous réserve de ne pas les conserver sur soi au moment de la patrouille. La mission proprement dite consistait à s'approcher au plus près des objectifs, à noter toute observation utile concernant les lieux et les activités, et à restituer le tout au 2<sup>e</sup> Bureau, sous forme de compte rendu, au retour de la patrouille. Rien de bien compliqué, en apparence.

Dans la pratique toutefois, les choses n'étaient pas si simples. D'abord, les policiers et les sentinelles – soviétiques ou est-allemandes – n'appréciaient que modérément nos visites touristiques et s'employaient, par de multiples stratagèmes, à interdire l'accès à leurs installations.

Le procédé le plus courant consistait à entourer la zone à protéger de panneaux d'interdictions diverses dont les emplacements variaient au fil des mois et des semaines, voire au fil des heures en certaines circonstances !

Le contrevenant s'exposait à une interception qui pouvait déboucher, selon les cas, sur une note de protestation, une garde à

vue de plusieurs heures ou même sur un incident diplomatique aux conséquences imprévisibles.

Le commandement français, qui redoutait plus que tout l'incident diplomatique, faisait tout pour décourager les excès de zèle des patrouilles : obligation du port de la tenue militaire, interdiction de descendre du véhicule et d'adresser la parole, quelles que soient les circonstances, à des policiers ou militaires est-allemands. La seule puissance reconnue par les Occidentaux étant l'Union soviétique, il fallait « exiger », en cas d'incident, la présence d'un officier soviétique, préalable indispensable à toute discussion. Plus facile à dire qu'à faire... il va sans dire !

Ce jour là, quatre objectifs – dont j'ai oublié le détail – nous furent désignés. Si, bien entendu, ils n'évoquaient rien pour moi, ils suscitèrent immédiatement un flot de commentaires de la part de C. : non seulement, il les connaissait par cœur, mais encore il savait comment déjouer les manœuvres tortueuses de la NVA, du MFS et du KGB réunis pour nous empêcher d'y accéder. Il suffirait de prendre quelques chemins de traverse, de lui seul connus, et de déboucher sur les arrières de l'ennemi médusé pour lui arracher les derniers secrets qui pouvaient encore nous faire défaut.



Le premier mur en 1962.  
Les deux combi VW font propagande pour l'Ouest.

Nous partîmes donc à quatre : C., chef de patrouille, impérial, un sous-officier secrétaire, attentif à ses notes, un conducteur blasé, et moi-même, vaguement inquiet. Des trois premiers objectifs, je ne me souviens plus guère. Je revois vaguement des sentinelles et des Vopos agités courant vers nous, des demi-tours précipités sur les chapeaux de roues, et un C. hilare, tirant à sa manière des conclusions personnelles sur l'état de préparation et les capacités de réaction du bloc de l'Est.

“ **Camarade, tu ne penses pas qu'il faudrait quitter l'autoroute maintenant ?** ”

En bon pédagogue, il avait gardé pour la fin l'objectif le plus sensible, celui qui, de toute évidence, nécessiterait des ruses de Sioux et un savoir-faire sans égal pour s'en approcher. Le plan de Berlin-Est que j'étudiais dis-



Check Point en 1962. Au fond l'Est.



Structure en bois. Au premier plan, un balcon mis en place pour les Berlinoises de l'Ouest, afin d'essayer de communiquer avec leurs familles.

crètement – pour éviter les sarcasmes de C. – montrait clairement que l'entreprise ne serait pas des plus faciles : l'objectif se situait entre un dédale de petites rues, aisément contrôlables, et une voie à grande circulation conduisant tout droit en Pologne, sur laquelle il était formellement interdit de nous aventurer. Mais C. n'était pas homme à se laisser arrêter par de bêtes interdictions administratives...

À quelques kilomètres de notre point de destination, d'un ton sans appel, il ordonne au conducteur de prendre « l'autoroute ». Étonnement du conducteur qui demande poliment confirmation de l'ordre, silence gêné du sous-officier, indifférence affectée de ma part...

Nous voici donc sur la voie rapide, au milieu

d'un flot de voitures et surtout d'énormes poids lourds allemands, russes et polonais, dont les conducteurs nous observent avec un intérêt non dissimulé.

Nous dépassons une première sortie que C. ignore avec superbe, la trouvant « trop éloignée » de l'objectif et ne permettant pas, en conséquence, de bénéficier de l'effet de surprise que devait nous valoir notre arrivée à partir d'un itinéraire interdit. Quelques minutes plus tard, nous négligeons une deuxième sortie, pour les mêmes raisons. Une sourde inquiétude me fait prudemment sortir de ma réserve : « Camarade, tu ne penses pas qu'il faudrait quitter l'autoroute maintenant ? ». Réponse lapidaire : « T'inquiètes pas, fils, la prochaine c'est la bonne ! ». Sauf que de « prochaine », il n'y en avait pas...

Brutalement, au sortir d'un virage, nous apercevons, à quelques centaines de mètres devant nous, le poste de contrôle des sorties de Berlin-Est vers la Pologne.

La densité de la circulation autant que la vitesse acquise nous interdisent de freiner suffisamment tôt pour rester hors de vue des policiers et des garde-frontières. Stupéfaction des intéressés qui en perdent, pour quelques secondes, leurs réflexes légendaires. Il est vrai que, de mémoire de Vopo, on n'avait jamais vu un véhicule du GMFB, avec deux officiers en tenue à bord, se présenter au contrôle des visas pour la Pologne !

C., pour sa part, n'avait perdu ni ses réflexes, ni son à-propos. Il commande donc avec sobriété au conducteur : « Marche arrière ! » Parfait produit de la sélection impitoyable précédemment évoquée, le

conducteur, imperturbable, enclenche la marche arrière et, sous le nez des Vopos, repart à contre-courant de la circulation, l'accélérateur collé au plancher.

“ **Simultanément, les camarades d'en face retrouvent leurs esprits et déclenchent la riposte** ”

Inutile d'essayer de décrire les effets de la manœuvre sur les dizaines de voitures et de camions roulant en direction de la Pologne. Hurlements de trompes et de klaxons, insultes en toutes langues, gestes évocateurs pour les plus audacieux qui, l'espace d'une seconde, osent lâcher leur volant.

Simultanément, les camarades d'en face retrouvent leurs esprits et déclenchent la riposte : une, deux, trois, cinq, dix voitures de la *Volks Polizei* (Police du peuple) nous prennent en chasse, dans une débauche de sirènes et de gyrophares... mais de l'autre



Le défilé du 14 juillet 1962, à la caserne Napoléon à Berlin.



côté de l'autoroute, nous intimant l'ordre, avec force gestes et hurlements, de nous garer sur le bas-côté. Notre conducteur, ne connaissant qu'un seul chef, continue sa route sans frémir, stimulé par les « plus vite, plus vite ! » de C. dont le seul espoir maintenant est de rejoindre la sortie dépassée, avant d'être pris à revers par d'autres Vopos alertés par leurs collègues.

Je ne sais par quel miracle nous parvînmes indemnes à la dite sortie. Je ne sais par quel autre miracle nous ressortîmes de la bretelle, toujours en marche arrière, pour nous replonger dans la circulation de Berlin-Est et foncer vers le salut que représentait le *Check point Charlie*.

Lourdeur de la chaîne de commandement germano-soviétique ? Déficience des transmissions ? Cloisonnement excessif des responsabilités ? Je n'en ai aucune idée, mais toujours est-il que le poste de contrôle de la

Friedrichstrasse fut franchi sans difficultés et que nous nous retrouvâmes à Berlin-Ouest, un peu tendus, mais miraculeusement intacts. C'est alors que C. s'est tourné vers moi pour conclure, dans un magnifique sourire : « T'as vu, p'tit, les patrouilles à Berlin-Est, c'est pas de la tarte ! »...

Pour les curieux, je préciserai que nous n'avons jamais plus entendu parler de cette histoire. Bien entendu, elle n'a pas figuré sur le compte-rendu officiel remis au 2<sup>e</sup> Bureau et elle n'a fait l'objet d'aucune note de protestation de la part des Russes. Ce qui a conforté C. dans l'idée, émise le soir même, « qu'ils devaient avoir, eux aussi, quelque chose à se reprocher ! » ■

**Claude Ascensi**

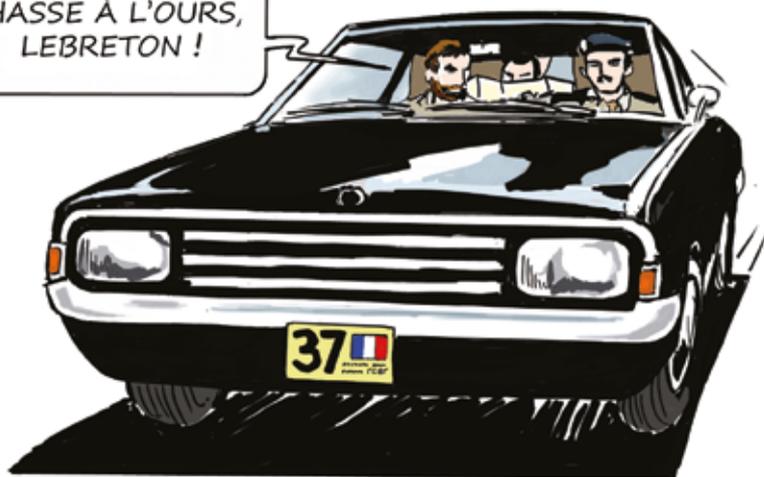
Nous remercions très chaleureusement M. Jacques Sonnet, administrateur fédéral et président de la Commission des Finances, pour l'ensemble de l'iconographie réalisée durant son service à Berlin.

# Grosse Berlino

« la guerre froide fut un duel »  
- Stephen Spielberg -



TA PREMIÈRE  
CHASSE À L'OURS,  
LEBRETON !



UN PEU NERVEUX ?



ФРАНЦУСКАЯ ВОЕННАЯ  
МИССИЯ СВЯЗИ ПРИ ГСВТ

Mission Militaire Française  
de Liaison près du GFSА \*

\* -Groupe des Forces  
Soviétiques en Allemagne

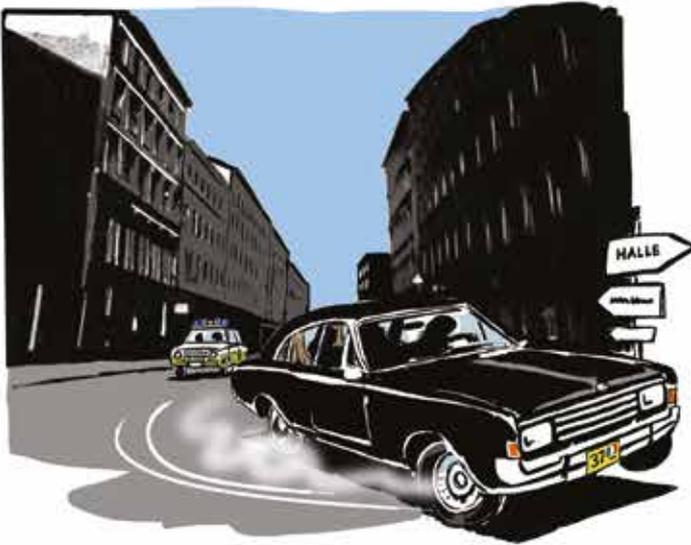


BERLIN-EST août 1974

ESSAYE DONC DE  
SEMER CES VOPOS !

SOLDAT !







ON JOUE AVEC LE FEU ! LA VGL\* EST REPÉRABLE EN BAS



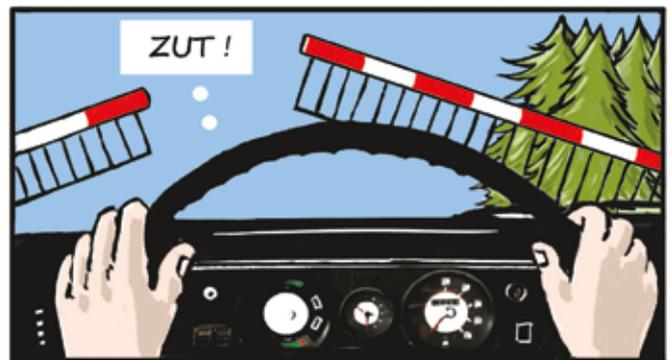
DÉGAGER ? RETOUR DANS 10 MINUTES !



OH ! ÇA SE COMPLIQUE VOILÀ UN POPOV... VÎTE !



ADIEU LOURDAUD !



ZUT !

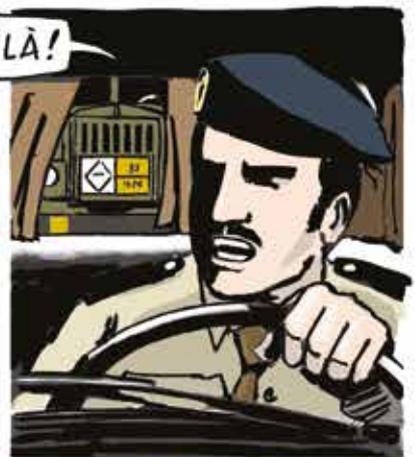


IL NE DOÎT SURTOUT PAS VOIR QUE JE SUIS SEUL

\* VGL : VEHICULE DE GRANDE LIAISON



LE VOILÀ!



BTR 60: 1<sup>er</sup> blindé à 8 roues motrices produit en URSS



огнеопасно = inflammable

À suivre...

## Le 80<sup>e</sup> anniversaire du torpillage du paquebot *Meknès*

Il y a quatre-vingts ans à Southampton en Angleterre, près de 1 300 marins français embarquent sur le paquebot *Meknès* pour retourner en France. La guerre était finie et leur seule pensée vraisemblablement était de retrouver leur famille, femmes et enfants, qu'ils avaient quittés depuis presque un an. Que d'événements s'étaient déroulés depuis ce 1<sup>er</sup> septembre 1939, date de la mobilisation générale ! Ils avaient rejoint leurs ports d'affectation (Brest, Cherbourg, Le Havre, Dieppe, Boulogne). Ce fut la « drôle de guerre ». Surveillance des côtes, patrouilles en mer, dragage de mines, chasse aux sous-marins, escorte de convois. Pendant quatre mois un calme routinier, quelques permissions à Noël puis, de nouveau, cette interminable attente devant un ennemi invisible.

Le 18 mai 1940, la ruée des armées motorisées allemandes à travers la Hollande et la Belgique atteignit la France, s'orientant vers la côte des Flandres, menaçant ainsi de couper le groupe des armées du Nord dont l'évacuation ne tardât pas à s'imposer. Centrée sur le camp retranché de Dunkerque, une opération unique dans l'histoire se déroula alors. Unies dans le combat contre l'ennemi



Le *Meknès* à quai à Casablanca.

nazi, les marines britannique et française réussirent à évacuer 300 000 combattants en Grande-Bretagne, ce, au prix de très lourds sacrifices en hommes et en bateaux.

Cette union dans le combat entre la France et la Grande-Bretagne est illustrée parfaitement dans le communiqué de l'Amirauté française du 5 juin : « Trois cents bâtiments français de guerre ou de commerce, de toutes tailles, avec deux cents embarcations, ainsi que de nombreuses formations de l'Aéronautique navale, ont participé à cette opération. La plus grande partie des équipages a été sauvée. D'autres bâtiments ont été avariés. Certains ont déjà repris la mer. »

L'Amirauté française savait que l'opération entreprise ne pouvait réussir qu'en sacrifiant certaines unités navales ou aériennes. Les équipages de la flottille du Pas-de-Calais le savaient également. Ils ont, comme à l'ordinaire, fait leur devoir.

Ce même jour, l'amiral Abrial, commandant en chef les forces maritimes du Nord, cita à l'ordre du corps d'armée un grand nombre de bâtiments ayant participé aux opérations

devant Dunkerque. Il cita également à l'ordre du régiment les équipages de ces bâtiments dont une grande partie se retrouva sur le *Meknès* le 24 juillet 1940.

Mais le 17 juin, l'histoire s'accéléra : l'Amirauté française adressa aux commandants en chef des théâtres d'opérations le télégramme suivant : « la situation militaire et civile a conduit le Gouvernement à faire ouverture d'une paix honorable à nos ennemis. Quelle que soit l'évolution de la situation, la Marine peut être certaine qu'en aucun cas la flotte ne sera livrée intacte. En cas de besoin, la ligne de repli de tous les bâtiments et aéronefs sera l'Afrique du Nord. Tout bâtiment ne pouvant l'atteindre et risquant de tomber sans combat aux mains de l'ennemi doit se détruire ou se saborder. »

Dès lors, de nombreux bâtiments ne pouvant rejoindre l'Afrique du Nord ont mis le cap sur les ports de la côte sud de l'Angleterre.

## Prisonniers en Angleterre

C'est alors que le 3 juillet survient le drame de Mers-El-Kébir. Drame car la destruction de l'escadre de haute mer par la Marine britannique traumatise la Marine française et compromet durablement la relation entre les deux Marines. Ce même jour, cette journée de lutte contre nature dans les eaux algériennes est marquée, par ailleurs, par la mainmise de la Marine britannique sur les bâtiments français réfugiés dans les ports de Plymouth et Portsmouth.

Après la saisie de leurs navires, les équipages français furent débarqués et répartis dans des camps en attendant leur rapatriement. Plus de 10 000 marins et officiers de marine furent ainsi cantonnés sur les champs de courses de Liverpool (Aintree, Haydock Park, Arrowe Park). Pendant trois semaines, les marins y vécurent dans des conditions



matérielles difficiles, séparés de leurs officiers, incapables de renouer une relation de confiance avec la Marine britannique.

Le mercredi 24 juillet 1940, 1 179 officiers et marins et 103 hommes d'équipage embarquèrent sur le *Meknès* pour la France, pensant retrouver les leurs et être démobilisés.

Or, le Reich avait décidé que les navires français se trouvant dans les ports anglais avaient un délai d'un mois à partir du jour de l'armistice, soit jusqu'au 22 juillet à minuit, pour quitter ces ports et rallier les ports français. Passé cette date, les instructions étaient : « tous bâtiments de commerce navigant sous pavillon français rencontrés à la mer hors de la Méditerranée seront traités comme ennemis par la Défense navale allemande ».



# Mémoire

Cette déclaration est parvenue à l'amirauté française le 24 juillet. Ce retard eut des conséquences tragiques.

## Le torpillage

Le 24 juillet à 16h30, le *Meknès* quitte le quai, déhalé par les remorqueurs. Il bruine et une bise souffle de noroît. À bord, tout le monde est heureux. Les rives défilent, Portsmouth, l'Île de Wight et ses côtes verdoyantes. Le ciel maussade s'éclaire, la mer est plate. Les côtes anglaises s'estompent doucement.

Le repas du soir est gai. La cuisine a une réelle saveur, le pain ressemble à du pain, ce paquebot c'est déjà la France. La nuit est tombée et il fait beau. Le *Meknès* navigue feux clairs, les pavillons tricolores peints de chaque côté sur sa coque sont éclairés par de grosses lampes, témoignant de sa neutralité. À 22h30, la plupart des marins sont partis se coucher.

Vers 22h55, une rafale de mitrailleuse est brusquement tirée de bâbord. Le *Meknès* s'arrête aussitôt, signalant sa manœuvre par deux coups de sirène prolongée tandis que les projecteurs transmettent en morse optique le signal international du bâtiment sur son bâbord. À 23h05, sans que le navire



arraisonneur se soit montré, une torpille frappe le *Meknès* par bâbord, entre les cales 3 et 4. Elle a été lancée par la vedette allemande S27 commandée par Bernd Klug de la 1<sup>re</sup> flottille basée à Cherbourg.

Rapidement c'est la panique à bord. Sept canots de sauvetage sur dix sont mis à l'eau. Le nombre d'hommes qui tentent de trouver une place à bord est le double de celui prévu pour les embarcations.

C'est l'affolement général. Des cris, des râles, des appels désespérés et déjà de nombreux corps dérivent au milieu d'une multitude d'objets flottants, provenant du *Meknès*. Les canots surchargés chavirent à plusieurs reprises, des hommes disparaissent, d'autres qui avaient été écartés retrouvent provisoirement une place jusqu'au prochain chavirage.

Le plus grand nombre, muni d'un gilet ou d'une bouée de sauvetage, forme des groupes agrippés à tout ce qui flotte. Le *Meknès* coule en huit minutes et, pour la plupart, ce sera la nuit la plus longue de leur vie. Le lendemain à l'aube, les rescapés sont recueillis par les destroyers britanniques *Drake*, *Sabre*, *Walverine* et *Shikari* et débarqués à Weymouth. Plus de 400 marins manquent à l'appel.

C'était le début des Oubliés du *Meknès*.





Cérémonie commémorative en hommage aux disparus du *Meknès* en 2015.

## Des corps sur les plages

Du 23 août jusqu'à la fin du mois de septembre 1940, la mer rejeta sur les plages normandes 243 corps dont 116 terriblement mutilés, qui ne furent pas identifiés. Ils s'échouèrent du Havre à Ault et principalement sur les communes de Neuville-les-Dieppe, Puys, Belleville-sur-Mer, Berneval, Saint-Martin-en-Campagne, Penly, Biville-sur-Mer et Criel. Ils y furent inhumés. Quand les circonstances le permirent, la plus grande partie des corps identifiés fut repris par leurs familles respectives.

Les corps non identifiés et non repris furent transférés après la guerre dans le cimetière de Saint-Valéry-en-Caux (76), dans le cimetière de Condé-Folie (80) et à la nécropole nationale de Cambronne-les-Ribécourt (60) où reposent à ce jour une centaine de marins du *Meknès*.

## Une association au service des familles et de la recherche

Les premières recherches ont débuté dans les années 90, mais en 2009, une association est créée pour réunir les familles des marins

disparus ou rescapés et garder la mémoire de ces hommes « Morts pour la France ».

En 2010, l'association a réalisé, 70 ans après le drame, la stèle en granit gravée des 420 noms des marins disparus, le tout est posé sur une forme composée de 420 galets ramassés sur les plages où ont été retrouvés les corps des naufragés.

Faisant face à la mer, sur les falaises de Berneval-sur-St-Martin (Petit-Caux,76), chaque année, le 24 juillet, est organisée devant la stèle, une commémoration en mémoire de tous les marins en présence des familles, des autorités civiles et militaires.

En 2015, est paru le livre *Les oubliés du Meknès, l'histoire du torpillage d'un bateau français le 24 juillet 1940*, racontant l'histoire de ce bateau et de tous ces hommes.

En 2020, les familles ont, aux côtés des autorités civiles et militaires, célébré le 80<sup>e</sup> anniversaire du torpillage. ■

Plus d'infos sur :

[www.lesoubliesdumeknes.fr](http://www.lesoubliesdumeknes.fr)

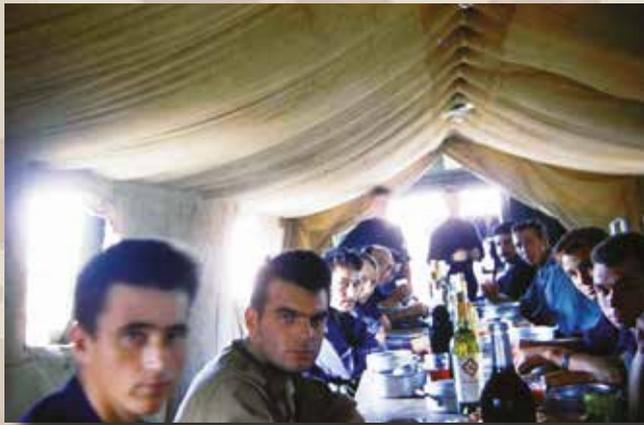
Pour tout renseignement, contactez [lesoubliesdumeknes@orange.fr](mailto:lesoubliesdumeknes@orange.fr) ou appelez le 06 29 48 10 99.



Opération avec le 2<sup>e</sup> REP, secteur Molière, Boghari, Bourbaki, avril 1959.  
© Pierre Rouziès



Orléansville. La section de garde du DTO et la jeep radio, en mission de protection en 1956.  
© Paul Christophe



Orléansville. Sous la tente-réfectoire en 1959.  
© Alain Danest



Baptême d'un soldat dans la chapelle du DTO en 1959.  
© Jean Veillon



Les T-6 de l'EALA 21/72, en 1960.  
© André Brun



Remise de décorations à l'EALA 21/72 en 1959.  
© Daniel Hartemann

Merci à Pierre Jarrige pour la transmission de ces superbes photos.

## Vos souvenirs



Un méchoui en 1959.  
© Daniel Hartemann



Le PA 9<sup>e</sup> DI en 1956, après des inondations.  
Les pilotes Jacky Lacheny, Courtois,  
Jean Springsklee et Pierre Esneault .  
© Jean Springsklee



À Orléansville, le bachagha Boualem.  
© Maurice Cazenave



Arrivée d'un DIH de H-34 de l'EH 2 en 1959.  
©Alain Danest



Près du pont sur le Chélif. L'Inox après le déboulon-  
nement de la voie par les rebelles en avril 1959.  
© Charles Anciaux.



Un T-6 de l'EALA 21/72 en 1960.  
© Jean-Pierre Barbin

## 8 mai 1945 : la guerre n'est pas finie ! Reste... l'Indochine

À son arrivée en janvier 1946 en Indochine, Claude Nouveau, engagé volontaire « pour la durée de la guerre » le 6 novembre 1944, trouve une situation pacifiée. Incorporé au titre du 26<sup>e</sup> Groupe de Forces Terrestres Anti-aériennes, attaché à la 9<sup>e</sup> Division d'Infanterie Coloniale de la Première Armée, il participe aux combats pour la Libération dans le Doubs et en haute Alsace, ainsi qu'à la campagne d'Allemagne jusqu'au 8 mai 1945. Il fait partie de la même unité du Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient et participe à la guerre d'Indochine jusqu'en 1947.

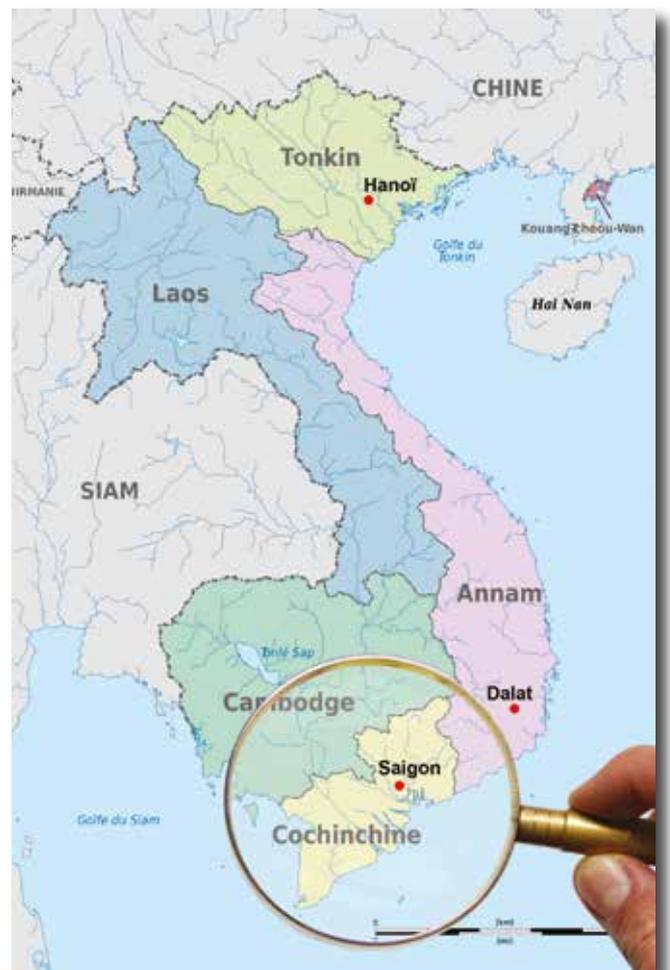
**2 janvier 1946** : À 7h15, nous sommes en vue du Cap St-Jacques, pointe extrême de la Cochinchine. Nous entrons dans la bouche du Mékong et nous voici en terre indochinoise.

Le pays que nous apercevons a l'air très hospitalier et assez joli. Des bateaux sont échoués dans ce bras de mer et on ne voit pas beaucoup de civils sur les bords de la côte que nous apercevons.

Pour remonter le Mékong, nous devons attendre un pilote, qui se fait attendre, et nous devons être à 16 heures à Saigon, mais à 16 heures, nous ne sommes pas encore partis de ce bras de mer.

**3 janvier 1946** : (...) À 11h30, nous partons très lentement, car le chemin est sinueux et le pilote doit suivre son chemin de très près, sous peine de voir son bateau s'échouer.

Nous faisons connaissance pour la première fois avec le pays indochinois et, à première



vue, nous ne sommes pas déçus. Nous longeons des rizières toutes vertes et, au loin, nous voyons bientôt se profiler le clocher d'une des églises de Saïgon. Il faut bien se répéter que nous sommes en Indochine, sans cela le paysage est vraiment très européen. Seulement, lorsque nous regardons de près, nous apercevons des arbres auxquels nous sommes peu habitués et quelques pirogues chinoises. (...)

**4 janvier 1946** : Le réveil a lieu à 5h30 et le débarquement commence à 7h30. Nous débarquons nos malades vers 9 heures et nous descendons aussi à terre. Nous sommes bien contents de nous trouver sur le plancher des vaches. (...)

Notre maison est en mono-étage comme toutes celles du quartier, elle semble de construction assez récente car elle est très propre intérieurement. Nous avons quatre pièces à notre disposition. Tout autour de cette demeure, de la verdure, des arbres.

Sans perdre de temps, nous nous organisons pour la nuit, nous sortons les moustiquaires qui, après nous avoir bien embarrassés pendant un an, vont enfin nous servir à quelque chose.

À 17 heures, nous avons un rassemblement où le commandant de batterie nous met au courant de la situation présente à Saïgon et nous distribuons à chaque canonier un cachet d'Atebrine<sup>1</sup>. Le couvre-feu est fixé à 19 heures.

**5 janvier 1946** : Toute la nuit, on a entendu tirer de toutes parts et, ce matin, nous avons même entendu au loin le canon : nous revoici lancés dans la guerre. (...)

**10 janvier 1946** : Nous changeons de cantonnement, nous sommes maintenant installés dans un château de l'Empereur d'Annam. (...) Il est dommage qu'il n'y ait pas d'eau ni d'électricité.



© Claude Nouveau

**11 janvier 1946** : L'après-midi, je descends pour la première fois en ville avec le capitaine. Saïgon est une ville dont les principales rues sont européennes en habitants et en style. On y rencontre d'innombrables soldats et des civils dont la santé n'a pas l'air trop mauvaise.

**13 janvier 1946** : Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore fait d'expéditions, mais hier soir, on a demandé dix volontaires pour un camp de police. Ces gars sont partis, ce matin de bonne heure, avec le capitaine-médecin et le chef-infirmier.

Au retour de l'expédition, je dois évacuer des blessés civils. Il est à remarquer que nous avons abusé et que, parmi les victimes, nous avons même des enfants de deux ans et demi. Je me demande ce que doivent penser de nous les indigènes à la vue d'un tel tableau.

L'après-midi, l'expédition recommença, mais il n'y eut pas de victimes, c'est, je crois, de beaucoup préférable.

**24 janvier 1946** : Cela fait un peu plus de trois semaines que nous sommes arrivés en Indochine et je ne peux pas dire que je me déplaie au pays. Sans doute suis-je peut-être

1. L'Atebrine, plus connue sous le nom de quinacrine, est un médicament antipaludique.

un peu privilégié, vu que je suis à l'infirmierie avec des chefs qui sont très gentils avec moi. (...)

**30 janvier 1946** : Aujourd'hui, nous avons changé de cantonnement. Nous sommes maintenant en poste assez avancé à environ un kilomètre de la batterie EM. (...) Nous devons assurer notre garde nous-mêmes, mais, comme nous ne prenons qu'une heure de garde par nuit, le travail n'est pas bien fatigant. (...)

**1<sup>er</sup> février 1946** : Aujourd'hui se fête en Indochine la fête du Têt. Le Vietminh doit, nous a-t-on dit, profiter de ce jour pour essayer de regagner la confiance des indigènes et faire de nombreux coups de main. Ainsi nous avons ordre d'être vigilants et de nous tenir particulièrement sur nos gardes. Dans la journée, de nombreuses grenades ont été lancées sur les Européens et, en particulier, l'infirmier de la batterie C. a été blessé à la joue. (...)

“ **À 1h40 du matin, alerte au poste. Une grenade a éclaté à proximité de chez nous** ”

**4 février 1946** : Dernier jour de la fête du Têt. Les Indochinois sont toujours endimanchés et nous les trouvons groupés sur les places de village. (...)

Ce matin, je suis descendu avec le docteur à Saigon et, en me promenant, je suis tombé sur un cortège en l'honneur de cette fête. D'abord quelques bannières avec des inscriptions en chinois, puis derrière, une espèce de serpent avec une tête hideuse et multicolore, dans laquelle s'agitait en

© Claude Nouveau



contorsions multiples un homme à l'arrière pour faire la queue de l'animal et un autre qui se dandinait.(...)

**5 février 1946** : J'avais commencé ce cahier avec la ferme intention de n'y mettre aucune note vraiment personnelle, mais maintenant j'éprouve, chaque soir, le besoin de confier mes joies et mes impressions de la journée à ces pages.

Les indigènes commencent à bien connaître le chemin de notre infirmerie et, ce matin, nous avons de nombreux civils à soigner. Un petit garçon, que je soignais depuis trois semaines, m'a offert ce matin trois fruits qui m'ont fait bien plaisir. (...)

**6 février 1946** : Aujourd'hui, peu de changement au programme habituel. Nous soignons de plus en plus d'indigènes et nous avons organisé une infirmerie indigène où tous les après-midi, nous les soignons. À cette infirmerie seront employés des stagiaires que nous ont envoyés les batteries.

La vie est calme. (...)

**11 février 1946** : Le groupe est en deuil : le 2<sup>e</sup> commandant, Michaud, a été blessé au ventre au cours d'une patrouille. On nous l'a amené à minuit. Transporté d'urgence à l'hôpital, il y succombe à 5 heures. (...)

**17 février 1946** : (...) On parle en ce moment de mutation et de réorganisation complète du groupe : Les E. Durieu de la guerre sont maintenant considérés comme réservistes et semblent avoir une priorité sur le rapatriement. Ils vont rester au Groupe alors que les engagés à terme fixe vont être mutés dans une autre unité, susceptible de rester plus longtemps à la colonie. M'étant inquiété de ce remue-ménage, je suis allé chercher quelques précisions au groupe. L'adjudant Bonnevey m'a dit ainsi qu'à mon ami Roux, inquiet lui aussi, qu'une école allait s'ouvrir et que nous y entrerions bientôt.

Conclusion : rien de changé et nous devons attendre que l'on statue définitivement sur notre sort.

**18 février 1946** : À 1h40, alerte au poste. Une grenade a éclaté à proximité de chez nous, ainsi que des coups de revolver. Réveillés en sursaut, nous prenons nos grenades et, avec le chef, nous en arrosons les abords de notre infirmerie. Notre section se calme, mais celle de la SHR se trouvant à proximité est en pleine bagarre.

Un coup de téléphone nous apprend qu'il y a un blessé parmi les nôtres. Dès que le calme est rétabli, après de nombreux coups de fusil, mitrailleuse et même de canon de 40 mm, on nous amène le blessé. C'est mon cher ami Jean Th., qui a le fémur brisé par une balle. Il a perdu beaucoup de sang mais sa conduite a été admirable. On l'évacue rapidement vers l'hôpital le plus proche.

Je n'ai pas de chance avec les amis que je me fais, soit je suis séparé d'eux, soit il leur arrive quelque chose. Je me promets de lui rendre visite de nombreuses fois comme il me l'a fait promettre alors que je le soignais. Je souhaite qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Dans la soirée, je suis un peu plus rassuré (...) car le docteur a été le voir à l'hôpital cet après-midi et m'a rapporté des nouvelles assez rassurantes à son sujet. (...)

**12 mars 1946** : Jour où j'ai eu la joie de revoir Jean Th. Ce matin, en effet, nous avons eu un gars du 10/1 RAC à évacuer sur Cholon. Grâce à la gentillesse du chef, je fus chargé de ce transport. (...)

“ *La réplique vient aussitôt et le 40 crache ses rafales meurtrières.* ”

**13 mars 1946** : Peu de graves événements, si ce n'est une erreur de notre aviation, qui s'est amusée à mitrailler un de nos postes. Heureusement, il n'y a pas eu de victimes à déplorer, si ce n'est quelques civils, dont quelques uns étaient sérieusement touchés.

On nous a prédit une attaque pour ces jours-ci. Tout est prêt, nous nous attendons à bien recevoir ceux qui voudraient se frotter à notre dispositif de défense. Attendons !

**15 mars 1946** : Nous nous attendions à une attaque massive avant le 15 et nous voilà ce jour et nous n'avons rien eu. Nous sommes sans doute un peu déçus mais, dans le fond, peut-être quelques uns parmi nous ont été épargnés.



La 8<sup>e</sup> pièce, le 7 février 1947.



Le cantonnement à Tanan.  
© Claude Nouveau

Ce qui nous inquiète ce soir là, c'est la situation internationale : un jour, on nous parle d'une guerre avec l'Espagne, le lendemain une guerre russo-américaine, dans laquelle je ne vois pas exactement ce que nous ferions. J'ai pris la résolution de faire tout de même mon école d'aspirant, car je ne nous crois pas à la veille de notre embarquement. Allons-nous devenir une nouvelle fois des dissidents ? La guerre nous aura pris pour la plupart nos plus belles années. (...)

**29 septembre 1946** : La vie se poursuit calmement depuis trois jours. Il est vrai que jeudi dernier nous avons été servis. (...) Nous sommes allés accompagner du renfort à Duc-Hoa où se faisait une grande opération, en vue de réduire des rebelles très nombreux, qui accomplissaient en plein jour des attaques de postes. L'attaque a été fructueuse, mais nous avons perdu trois hommes et un piper civil, abattu par les rebelles.

Mardi, nous sommes allés avec notre autocanon renforcer le poste de Thu-Thua où devait avoir lieu une attaque. Nuit presque blanche mais calme.

Aujourd'hui dimanche, pas de messe, mais demain l'aumônier du 10<sup>e</sup> RAC viendra dire une messe à la mémoire du maréchal des

logis Ruotte. Aussi, cet après-midi, nous allons travailler à l'installation de l'autel.

Pas d'autres nouvelles à signaler pour le moment et j'attends avec impatience le résultat de ma demande de rapatriement. Le *Pasteur* arrive demain et, si je pars, je le saurai certainement dans la semaine. En attendant, nous refaisons de l'instruction FTA, car nous sommes désignés pour faire partie du corps expéditionnaire contre le Siam. Nous devons réviser nos autocanons et retoucher du 40 tracté : il y a donc du travail sur la planche.

**4 octobre 1946** : Depuis quelques jours, le secteur a repris de l'activité. Les rebelles semblaient vouloir attaquer et détruire les quelques postes qui entourent Tanan. À 21h15, Théo vient nous avertir que le port se trouvant à Vhin-Cong est en flammes et, en effet, on aperçoit à l'horizon les lueurs de l'incendie. Le sous-lieutenant L'Hostis aussitôt rend compte à la Place, qui nous charge d'aller en direction de ce port, afin de constater les effets de l'incendie et essayer de gêner les rebelles dans leur travail.

Aussitôt, les autocanons sont mis en route et nous partons à vive allure dans la direction du sinistre. La « 8 » est en tête contrairement aux habitudes et le sous-lieutenant est monté dans cette pièce. Les premiers kilomètres se passent sans incident et nous approchons du village. Tout le monde est à son poste, prêt à faire feu si l'ennemi se montre.

C'est à quelques centaines de mètres du village que l'on voit monter tout à coup dans le ciel la significative fusée rouge, qui déclenche aussitôt un feu nourri d'armes automatiques sur notre gauche et sur notre droite. La réplique vient aussitôt et le 40 crache ses rafales meurtrières. Au bout de quelques secondes de combat, le jt en hauteur Da Cruz tombe mortellement atteint et dans sa chute cale la pièce en direction.

Le tir n'en continue pas moins lorsque le chargeur-tireur Lyeune annonce à son tour qu'il est touché en bas des reins. Placé en avant du camion, le FM a déjà lâché quatre bandes quand son servent, Théo, est touché au bras. Il quitte le FM et monte sur la pièce, afin de remplacer Lyeune, qui est étendu à l'arrière du camion. Le 40 fonctionne encore quelques minutes lorsque Théo, blessé une seconde fois, annonce que la pièce est enrayée et qu'il ne peut plus tenir sa place.

Le moment semble assez critique, le chauffeur Pierrot B. fait le coup de feu par dessus le pare-brise et moi j'essaie, en vain, de faire tirer le FM. J'abandonne le FM et, dégageant la caisse de grenades, je commence à en arroser les alentours du camion. Bientôt les 20 grenades y sont passées et il ne reste plus d'autre ressource que de dépanner le 40. Je me hisse sur le plancher de tir et, après avoir déalimenté et réarmé la pièce, j'entends le déclic de bon fonctionnement. Il ne faut pas perdre de temps car les rebelles, durant ces quelques minutes de silence de notre part, se sont approchés de la pièce qui semblait abandonnée.

À chaque instant, j'attends la grenade qui, tombant dans la benne du camion, achèvera les blessés et me touchera moi-même. À droite, le j4 en direction annonce, à son tour,

qu'il est blessé d'une balle au bras, il faut lui faire un garrot. Le lieutenant, après avoir lancé ses dernières grenades, décharge sa carabine et son revolver et prend la dangereuse solution de quitter la pièce pendant le tir, afin d'assurer la liaison avec la 7<sup>e</sup> pièce qui, placée à une centaine de mètres de la nôtre et après un tir de quelques instants, observe un silence inquiétant.

La pièce étant réarmée, je déclenche à nouveau un feu assez nourri surprenant les rebelles, qui ne s'attendaient pas à une reprise de combat. Lyeune, allongé sur sa fesse intacte, me passe d'une main le chargeur. Hosson, de son bras valide, assure le maintien de la direction et Théo, malgré sa blessure, fait le coup de feu avec son fusil.

“ *Il est 22h30,  
le combat a duré environ  
une demi-heure.* ”

On se décide, à regret, de faire machine arrière afin de se placer à l'abri de la 7<sup>e</sup> pièce. Le chauffeur fait des prouesses d'acrobatie afin de pouvoir se guider dans la nuit, d'autant plus que de nombreux pneus sont crevés.

C'est avec un soulagement compréhensible que l'on voit arriver au loin le renfort attendu. Il ne nous reste qu'à faire demi-tour, nous envoyons encore quelques rafales de 40 et l'acrobatie demi-tour s'accomplit sans incident. Les camions du 10<sup>e</sup> RAC sont arrivés et, une fois déchargés, on charge à bord de leur voiture les trois blessés et le mort.

Nous évacuons rapidement nos blessés sur Cholon, après un pansement sommaire sur place. (...)

© Claude Nouveau



La 4<sup>e</sup> section.

# Histoire

Il est 22h30, le combat a duré environ une demi-heure. (...)

**21 décembre 1946** : Avant-hier à 13 heures, en rentrant de la popote, il nous a fallu partir en patrouille au secours du corps franc de l'aspirant Micheat, qui se trouvait en difficulté à quelques kilomètres de Tanan.

Je suis revenu avec ma pièce à 15 heures, pour repartir immédiatement avec l'autre pièce car Tissalu était malade. Nous sommes allés dans une autre direction et avons été stoppés par un pont coupé. Cela faisait un quart d'heure que nous étions à ce pont, lorsque nous avons été pris à partie par des tirs de mitraillettes. Nous avons riposté aussitôt cinq coups de OG et une bande de FM. Nous nous sommes ensuite portés sur une position plus favorable légèrement en arrière et je me suis posté en avant avec le FM. Pendant que le demi-tour s'accomplissait, nous avons été pris encore à partie par les mitraillettes. Lorsque la position a été établie, tout est rentré dans le calme.

Nous nous sommes ensuite postés sur la route et nous sommes rentrés de patrouille à 21 heures.

Hier matin, nous sommes allés en protection des groupes chargés d'aller rechercher les corps des victimes de l'attaque. Quatre corps ont été retrouvés : l'aspirant Micheat, Grenouilly, un chauffeur et un chef de groupe de corps franc. Au total 21 victimes : quatre morts, un disparu et 11 blessés.

**12 janvier 1947** : Une nouvelle année commence et elle sera, je l'espère, l'année du retour tant désiré.

Nous avons fêté Noël d'une assez agréable façon. J'ai d'abord commencé par faire le père Noël et par donner des jouets aux deux enfants d'un chef du 10<sup>e</sup> RAC. Ensuite nous avons eu une messe de minuit, mais nous devons surveiller étroitement les abords de



*Le Félix Roussel.*

l'église avec une autocanon. J'ai réussi tout de même à faire visiter l'église à tous les gars. En rentrant, nous avons eu le réveillon que nous avons passé tous ensemble à la section. On a réussi à bien s'amuser et nous avons passé un joyeux Noël.

Le jour de l'An n'a pas été aussi joyeux mais n'est pas passé sous silence tout de même. (...)

**25 juin 1947** : Le jour tant attendu est enfin arrivé et je suis désigné pour partir sur le *Félix Roussel* qui doit quitter Saïgon le 2 juillet. Théoriquement, nous ne faisons plus partie de notre Batterie mais, pratiquement, nous en sommes encore membres car nous y mangeons et y logeons. Nous nous présentons tous les matins à l'appel, afin de ne pas nous mettre en retard dans nos démarches.

Ces derniers jours passés en Indochine nous semblent longs et nous ne serons vraiment contents que lorsque nous serons à bord du bateau.

**29 juin 1947** : Tout va pour le mieux et le départ a été confirmé pour le 2 juillet aussi tout est prêt afin qu'il ne manque rien au dernier moment. (...)

**2 juillet 1947** : Aucun retard ne semble arriver à notre départ. Aussi, le 2 au matin, afin de gagner le port où nous devons embarquer, nous quittons la base à 9 heures et, à 9h30, nous sommes déjà à bord. Tout va donc pour le mieux et l'on ne semble pas décidé à nous faire perdre du temps.

Nous gagnons notre cale afin de nous installer. Je loge dans une grande cale mais elle n'est qu'à moitié occupée. L'installation n'est donc pas trop mauvaise.

Le départ est annoncé pour 14 heures, mais le chargement des bagages n'étant pas terminé le départ est repoussé au lendemain 5 heures.

**3 juillet 1947** : À 6h30, nous quittons Saïgon. Je suis déjà sur le pont afin de dire un dernier adieu au pays que nous quittons.

À 10h30, nous arrivons au Cap St-Jacques et, à 13 heures, nous avons perdu totalement de vue l'Indochine. (...)

**19 juillet 1947** : La raison d'un si grand silence, au cours de ma traversée, est tout simplement le mauvais temps dont nous avons eu à souffrir durant notre traversée de l'Océan Indien. Nous avons eu en effet, depuis le 14 juillet au matin, une mer assez démontée ainsi qu'un vent assez violent. Cette tempête (...) a duré trois jours et allait en s'intensifiant lorsque, le jeudi 17, elle s'est calmée au matin, à l'approche des côtes d'Afrique.

Hier soir à 15h30, nous sommes arrivés à Djibouti, où nous avons eu enfin l'autorisation de descendre à terre. (...) Nous avons été estomaqués par les prix de la vie dans ce petit coin de terre, où même l'argent de la métropole a perdu de sa valeur.

Nous en sommes repartis à 4h30 du matin et nous avons, depuis, une mer calme où le bateau peut avancer librement pour le bien de tous les passagers.



Défilé du 7 février 1947. La 7<sup>e</sup> pièce.

**29 juillet 1947** : À 9 heures, nous accostons au quai de Marseille, où une musique militaire nous attend déjà. Après une ou deux marches, un général monte à bord pour saluer le commandant d'armes du bateau. Les civils commencent immédiatement à débarquer puis les premiers militaires.

À 9h30, je pose le pied sur la terre française. Aussitôt, nous sommes conduits en camion au camp Sainte-Marthe, où se déroulent toutes les opérations de démobilisation et de mise en congé libérable.

D'interminables queues et passages dans les bureaux et ce n'est qu'à 21 heures, le soir, que nous quittons le camp pour nous rendre à la gare.

**1<sup>er</sup> août 1947** : Fin de mon équipée à travers le monde et, à 8 heures, j'arrive à Longwy. ■

**Claude Nouveau**

Texte remis par son fils Rémy Nouveau

Illustrations d'après l'album de l'auteur.

## « Samu » Tademaït

Le soleil écrase le bivouac. Nous sommes en plein mois d'août et il est 15 heures environ. Depuis plus d'une semaine déjà les hommes du « peloton porté » (méharistes de la Tinghert) s'emploient à aménager des passages accessibles aux véhicules sur les falaises du Tademaït, en prévision d'éventuelles opérations de ratissage dans la région de Matriouene – In Belbel.

La source d'Aïn Souf, la plus proche du camp, fournit une eau saumâtre, à l'aspect laiteux que, sauf impératif absolu, il vaut mieux éviter de boire. Aussi, exceptionnellement, une remorque citerne de 1 000 litres a été implantée non loin du chantier sur lequel les hommes travaillent, déplaçant des blocs de roche après les avoir brisés parfois à l'explosif.

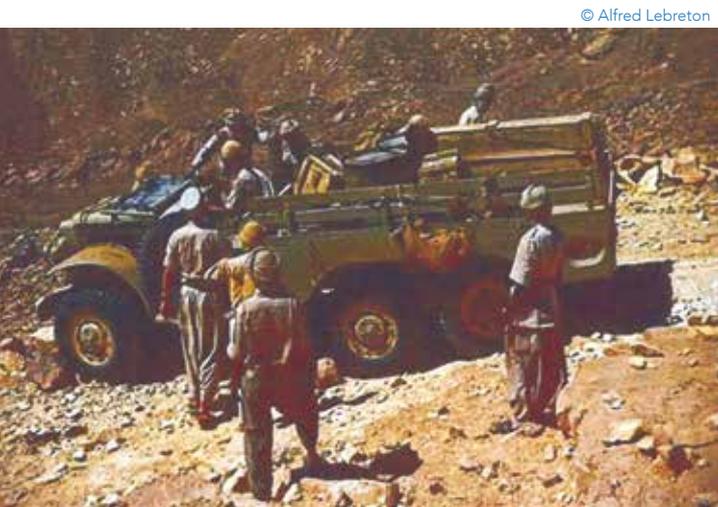
Pour l'heure, toute activité a cessé sur le site. Seule la sentinelle, dont la silhouette se découpe sur un ciel bleu sans nuages, veille, protégeant le repos des hommes allongés sous des abris de fortune, édifiés avec les bâches des Dodges, seules zones d'ombre dans cette fournaise.



Avec une température de 45 à 50 degrés au ras du sol, il est difficile de trouver un vrai repos, malgré les chèches humides dont la plupart des hommes se couvrent la tête. Seules les mouches et les guêpes paraissent insensibles à la chaleur. Elles harcèlent les hommes assoupis, dont les mains s'agitent mollement pour tenter de chasser ces insectes insolents qui fouillent avec insistance narines, coins des yeux et commissures des lèvres.

Soudain le chef de peloton, un jeune lieutenant, est tiré de son assoupissement par les appels de l'un de ses hommes. Pour mieux se faire comprendre, celui-ci joint le geste à la parole, secouant avec vigueur le corps du dormeur. Comme une litanie, il répète :

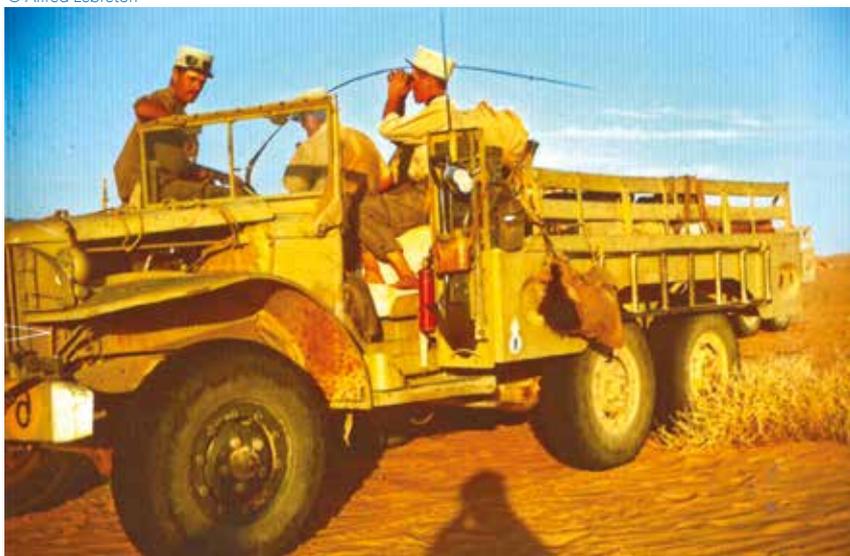
« Mabrouk étouffe, il ne peut plus respirer... sa gorge lui fait très mal... sa langue est enflée, ... il va mourir ! »



Un passage difficile.

© Alfred Lebreton

Finalement, le lieutenant comprend que Mabrouk a probablement avalé une guêpe. La méchante bestiole s'est défendue à sa manière. L'aspect cyanosé du visage et les lèvres tuméfiées confirment cette hypothèse. Mabrouk tente désespérément d'aspirer un peu d'air ; son corps est agité de tremblements. Il lutte contre l'asphyxie.



Liaison radio.

Que faire dans une telle situation ? Les notions de secourisme entendues n'abordent pas tous les cas pouvant survenir en piste. La trousse de médicaments d'un peloton porté est garnie de sérums antivenimeux, de produits désinfectants, de pansements, mais elle ne comporte pas de sonde ou de canule. Par contre dans les lots de bord des véhicules, on peut trouver des bouts de tuyaux pour siphonner eau ou essence. Mais est-ce bien là les accessoires adaptés pour une gorge souffrante ?

Une évacuation vers In Salah ou Aoulef n'est guère envisageable en absence d'hélicoptère. Donc ce serait un transport en Dodge, ce qui représente un long trajet de plus de cent kilomètres et en tout terrain, soit plusieurs heures en pleine chaleur. Le malade ne le supporterait sans doute pas.

Le chef de peloton a songé à pratiquer une trachéotomie. Mais saura-t-il procéder à une telle intervention avec pour seul bistouri le couteau qu'il a toujours dans la poche. Dans l'immédiat ; il fait une injection de sérum antivenimeux, espérant que celle-ci soulagera le blessé.

Déjà, il a fait lancer par radio, sur la fréquence d'urgence, un appel à l'intention du médecin militaire d'In Salah. Le centre radio a bien capté le message. Il reste à joindre le toubib soit à son domicile, soit à l'hôpital où peut-être dans le Ksar, « en visite de malades ». Par chance, il est joint rapidement et immédiatement le dialogue s'engage posément.

Les symptômes sont décrits le plus précisément possible. Les moyens dont dispose le chef de peloton sont vite inventoriés ; ils sont maigres et peu adaptés. Finalement, il apparaît que, dans l'urgence, la trachéotomie est la solution la mieux adaptée, à condition de prendre des précautions. Le toubib explique comment procéder. Attentif, le lieutenant note tout dans sa tête. Mais il ne perd pas des yeux le malade, surveillant toute évolution apparente de son état.

© Alfred Lebreton



La provision d'eau.



La vigie.

Or il semble que le malade se calme, peut-être suite à l'injection ! Immédiatement informé, le toubib conseille d'attendre un peu. Car il est possible que le poison du venin soit en train de faiblir. Par contre, il faut continuer à surveiller le rythme cardiaque.

Les méharistes entourent Mabrouk et ils suivent attentivement la conversation dont ils ne saisissent pas le sens, sans doute, mais dont ils se doutent de la gravité. Ils sont conscients des efforts déployés et ils fixent les yeux du chef de peloton auquel ils veulent faire confiance.

Tandis que le dialogue se poursuivait avec le toubib, l'homme, qui fait fonction d'infirmier, a déposé sur une serviette propre, à proximité du malade, le couteau du lieutenant, une *menassa* (sorte de cuvette), de la gaze, un court tuyau fin préalablement lavé et désinfecté à l'alcool, le flacon d'alcool. Tout est prêt pour intervenir si nécessaire.

Enfin Mabrouk semble aller mieux. Il est redevenu calme. Son visage est moins bleu, même si sa langue demeure tuméfiée. Peu à peu il reprend son souffle. La tension générale s'estompe. Le toubib toujours en ligne pense que tout va redevenir normal progres-

sivement. Il restera à évacuer le malade si le besoin s'en fait sentir.

Mais ce ne sera pas nécessaire. Tout danger paraît écarté. Les heures qui suivent confirment l'évolution favorable. La liaison radio ne sera reprise que dans la soirée à l'heure habituelle.

L'alerte a été chaude !

Avec la tombée du jour, la paix envahit doucement le campement. Mabrouk se repose ; il n'absorbe que du thé chaud.

Ses compagnons invoquent Allah, le miséricordieux, se prosternant à terre, puis levant les yeux vers le ciel, mains tendues en signe de soumission.

La vie normale a repris son cours autour des feux sur lesquels on prépare la *chorba*, (soupe épaisse). Une flûte égrène ses notes légères, emportées par un léger souffle d'air.

Le chef de peloton, quant à lui, allongé un peu à l'écart sur le sable chaud, plongeant son regard dans un ciel où les étoiles commencent à scintiller, se remémore les événements de la journée.

Il remercie son Seigneur de lui avoir épargné cette épreuve à laquelle il s'était moralement préparé cependant.

« Mon lieutenant... un peu de thé ? ». Le planton vient le tirer de son chant intérieur à son Dieu.

Mais ne s'agit-il pas d'un seul et même Dieu ? ■

**Commissaire général Alfred Lebreton**

# Opérations dans la vallée de la Soummam

**14 septembre 1957**

Hier, je suis arrivé à El Kseur : PC du 3/11 RIC. Ce matin, nous montons vers la maison cantonnière de l'Arbatash, à l'ouest de la vallée (altitude 500 mètres). Nous y prenons le repas de midi puisqu'une compagnie occupe l'endroit.

Sitôt le repas achevé, nous nous engageons sur la piste menant au poste de Touarirt Said Arab. Trois véhicules composent le détachement : un half-track, jeep dans laquelle j'ai pris place, et le GMC blindé avec la section de protection.

Bientôt la piste monte en lacets vers le col que nous atteignons avec deux véhicules. Le GMC, alourdi par le blindage, peine dans la montée ; il est visible à mi-pente.

À peine avons-nous progressé sur le plat du col qu'un coup de feu claque, immédiatement suivi d'une fusillade assourdissante. Je m'éjecte de la jeep, qui s'est arrêtée, et je me protège contre la roue arrière gauche.

Je crois d'abord que le FM de l'half-track a riposté, mais je me rends très vite compte qu'il est neutralisé par une mitrailleuse fellagha, positionnée en surplomb, laquelle prend nos deux véhicules en enfilade.

Sur notre flan droit, le terrain couvert de végétation surplombe la piste et les tireurs d'armes individuelles nous criblent à bout portant (moins de 30 mètres).

À dix mètres devant, je vois les hommes de l'half-track s'éjecter. C'était leur seule chance de survie, puis le véhicule redémarre





Février 1957. En approche de la ferme Mauchamps sur la route de Gounaud au sud de Guelma.

et disparaît après un virage. Les deux occupants de la cabine sont protégés par le blindage du pare-brise ; ils parviennent ainsi à s'évacuer de l'axe de tir de la mitrailleuse.

De ce fait, le tir de la mitrailleuse et des armes individuelles est concentré sur notre jeep et les rochers abritant les copains.

La roue contre laquelle je m'abrite est touchée et se dégonfle. Le réservoir d'essence est également touché et se vide : soleil de plomb, étincelles d'impacts, l'idée ne me vient pas que le véhicule pourrait s'enflammer. De toute façon, je n'aurais pas fait un mètre sans être touché.

Le feu baisse brusquement d'intensité puis s'éloigne. Je ne m'interroge même pas. Je ne me découvre pas non plus, l'adversaire est trop bien camouflé.

Les tirs ont complètement cessé, puis des voix ; ce sont les gars de la section de protection qui, entendant la fusillade, ont contourné la position des fellaghas, mettant ainsi la bande en fuite.

C'est sans doute du fait de la dangerosité de la situation, dans laquelle nous nous trouvions, que ma pensée avait occulté l'existence du troisième véhicule qui, miraculeusement, avait pris du retard.

Bientôt le commandant de compagnie arrive sur les lieux et aussi un détachement du

poste de Touarit. Sur la douzaine que nous étions à avoir été pris dans la nasse, nous avons un tué et sept blessés.

Finalement l'aviation intervient et la bande est traitée à la roquette. Nous assistons au pilonnage des éléments rebelles qui progressaient à flan du djebel nous faisant face. Les impacts enflamment la végétation.

Vient le moment où nous quittons le lieu de l'embuscade. La jeep, avec ses quatre roues crevées et la tôlerie copieusement trouée, est prise en remorque et nous rejoignons le poste de Touarit. Sitôt arrivés, les évacuations sanitaires s'effectuent par hélicoptère.

Une heure avant notre départ de la maison cantonnière, le commandant de compagnie avait informé Touarit par radio que nous allions venir vers eux. Nous pensons que les rebelles ont intercepté la communication car nous étions attendus. La mise en place de leur embuscade était parfaite et ne nous aurait laissé aucune chance si les trois véhicules étaient restés groupés.

Que dire de cette journée après soixante années ?

Ce n'est pas avec mon malheureux pistolet automatique : Ruby n° 74884 que j'aurais pu influencer sur le cours des combats.

L'officier du matériel du bataillon : l'adjudant-chef Telem n'était pas mieux loti que moi, assis à côté de moi à l'arrière de la jeep, il s'est éjecté et abrité derrière un rocher. C'est suite à cette journée qu'avec d'autres militaires, il a été cité avec attribution de la croix de la Valeur Militaire. Ils appartenaient au bataillon alors que je ne faisais que passer.

Je dois dire que ce déplacement sur Taourit avait été programmé à mon intention. Il me fallait, là-bas, identifier des matériels spécifiques dont les postes isolés, en terrains très accidentés, parfois difficiles d'accès, avaient été dotés.

Je m'interroge de savoir si le journal de marche du 3/11 RIC fait état de la présence d'un maréchal des logis du matériel à l'origine de ce déplacement. Cette nécessité d'identification m'avait été prescrite par la Dir.Mat du corps d'armée basée à Constantine.

Après avoir quitté les coloniaux du 3/11 RIC, je rejoins la caserne du régiment de Zouaves à Bougie. Le fort est situé sur les hauteurs de la ville et j'y reste deux jours couché, anéanti par ce qui est peut-être une crise de paludisme. Je fais des cauchemars liés à l'embuscade. Ils sont persistants, usants.

“ (...) *les tirailleurs de Machelouf [...] nous envoient des obus de leur mortier de 81* ”

À peine rétabli, il me faut intégrer un convoi du 11<sup>e</sup> bataillon de Tirailleurs Algériens en partance pour Toudja situé à l'ouest de Bougie. Après avoir quitté la vallée de la Soummam, nous longeons l'oued Ghir. La zone est d'apparence hostile, boisée, rocheuse, la route serpente le long de l'oued. Soudain, je sursaute et me tasse... Derrière nous, une explosion puis d'autres et des obus percutent sur notre avant de part et d'autre du convoi. Je me dis que ça recommence.

Le sergent-chef du 11<sup>e</sup> BTA, assis à côté de moi, me rassure : « par ici, me dit-il, nous pilonnons toujours pour dissuader les fellaghas de nous tendre des embuscades car le terrain s'y prête. Nous avons des mortiers de 60 à l'arrière du convoi sur les plateaux des Dodges et nous arrosons sur l'avant. »

C'est très bien tout ça, mais sortant d'une embuscade et sans être prévenu, ça fait tout drôle, surtout à peine remis de ma crise

de « palu » ou apparentée. Je reste peu de temps à Toudja, tout petit village décrit par Jules Roy dans un de ses livres, les tirailleurs sont sympas et, ça y est, je vais nettement mieux.

Toujours avec les tirailleurs, je quitte Toudja pour m'enfoncer encore plus à l'Ouest, afin de rejoindre le douar Machelouf où une compagnie du 11 assure la sécurité, ainsi que celle de toute la zone jusqu'au littoral.

Après avoir effectué une ascension, nous arrivons sur le plateau et là, des obus nous accueillent, ça explose des deux côtés, partout, mais plus rien ne me surprend. Nous n'avons pas cette fois de mortiers de 60 embarqués, je l'avais vérifié avant le départ. Non, j'apprends que ce sont les tirailleurs de Machelouf qui, du douar, nous envoient des obus de leur mortier de 81, afin de protéger notre progression vers eux. Dès notre arrivée, le capitaine nous accueille et nous le félicitons pour la précision des tirs ; ni trop près ni trop loin de nous.

Le soir même, après le repas et dès la nuit tombée, nous allons sur la terrasse et là je vois le mortier.

Les réglages correspondant à des points d'impacts précis sont prévus et, chacun à notre tour, nous lâchons notre obus dans le tube, nous adjoignons des relais en fonction des distances souhaitées et, au loin, la luminosité des impacts est spectaculaire.

Évidemment, nous tirons en zone interdite.



Année 1961. Le commando du 585<sup>e</sup> BT assure la protection de ce nouveau village, situé au sud de Theniet-el-Haad.



Février 1957. En séjour à la 15<sup>e</sup> Cie de Nomades algériens. Notre camion et, à ma gauche le brigadier Bodereau, un nomade et Bouaniche, natif d'Oran.

Le village est en pente et nous logeons dans les mechtas de la partie basse à l'Est, c'est la zone vie. En haut, à l'Ouest, le poste de garde domine les environs.

Ce sont des Dragons qui viennent me récupérer avec deux Half-tracks puissamment armés. Nous poussons jusqu'à Hiaggarène, dernier poste du corps d'armée de l'Est algérien. Plus loin, c'est la Grande Kabylie qui dépend du corps d'armée d'Alger. J'exécute, dans ce poste, les tâches pour lesquelles j'ai été missionné et à grande vitesse, nous rejoignons la vallée de la Soummam. Assis en fond de caisse, je décolle allègrement.

J'ai nomadisé en 2<sup>e</sup> DIM (Division d'Infanterie Motorisée) située dans l'Est constantinois de janvier à juillet 1957, en mission de contact party. J'avais avec moi six soldats et deux camions Citroën P45. Je suis rentré en juillet car mes soldats étaient libérables.

Peu avant mon retour, l'adjudant-chef Robin avait reçu pour mission d'actualiser des dotations de matériels spécifiques dont étaient pourvus de nombreux postes isolés dans la 19<sup>e</sup> Division d'Infanterie de l'Ouest constantinois.

Devant les difficultés d'une telle mission, l'adjudant-chef n'a pas tenu le coup et a dû

être rapatrié. Je rentrais à point pour que l'on me demande de le remplacer.

Je reconnais que la mission est ardue, je me déplace en solo, sans moyens de transport : un convoi me dépose à un endroit X, sachant qu'un autre convoi d'un autre régiment passerait à cet endroit et que j'embarquerais. Un soir, j'ai attendu les véhicules du 29<sup>e</sup> BCP à une entrée de piste, ils sont arrivés à la nuit tombante. Dommage pour les fellaghas, s'ils avaient su qu'un gars tout seul était là dans ce coin perdu, ils auraient pu faire un prisonnier facilement.

Ils ne sont pas contents les chasseurs du 29<sup>e</sup> BCP, voici quelques jours les artilleurs du 405 RAA les ont pris pour des fellaghas et leur ont tiré dessus au fusil-mitrailleur ; heureusement c'était de loin et il n'y a pas eu de blessés.

Les limites de zones entre les différents régiments sont par endroits assez floues et des risques de méprises sont à redouter. L'armée est partout en protection des douars et surveillance de milliers d'hectares. Elle a ouvert des pistes afin que des villages soient enfin accessibles par véhicules.

“ Ces nouvelles pistes sont les plus dangereuses car plus faciles à miner. ”

Ces nouvelles pistes sont les plus dangereuses car plus faciles à miner. Ainsi, lors de chaque convois de ravitaillement vers ces postes isolés, une équipe de démineurs part du poste et fait sa jonction avec une autre, partie de la base arrière. Nous avons donc quitté Akbou avec quatre véhicules et, après avoir traversé à gué l'oued Soummam, nous avons emprunté la fameuse piste menant à Tassierat et, à mi-chemin, avons récupéré les deux équipes avec leurs poêles à frire.

Début octobre, c'est au retour d'une opération du 4<sup>e</sup> Régiment de Dragons que j'embarque dans les camions *Simca* débâchés du Train.

Lorsqu'une opération est entreprise, les postes sont raisonnablement dégarnis afin d'étoffer au maximum les effectifs engagés. Le train assure le transport des troupes à l'aller et au retour.

Ce jour là, nous sommes trempés par une pluie diluvienne, nous débarquons les Dragons dans deux de leurs postes, les pistes deviennent impraticables. Heureusement qu'un Half-track nous ouvre la piste car, à défaut de devoir riposter aux attaques des fellaghas, il treuille un à un les *Simca*, incapables de gravir les pentes.

Par un temps aussi pourri, les fellaghas n'attaquent pas. Ils l'ont fait lors d'un précédent retour d'opération. Ils savent que les militaires arrivant bientôt chez eux, leur vigilance s'est relâchée. Les Dragons en ont tiré la leçon. (...)

Destination El Mahin, situé à environ 35 km à l'Ouest de La Fayette, mais la piste est impraticable et nous ferons un détour de 110 km en passant par Bordj Bou Arreridj et Blondel. À partir de Siour, c'est la piste qui culmine à 1 400 mètres en bordure de précipice : elle est ravinée et parfois

© Eugène Chero



Avec le chef du nouveau village de Peter

effondrée, c'est un miracle que tous les véhicules aient pu passer. Nous sommes enveloppés de nuages et ne voyons pas à 10 mètres, nous ne nous voyons pas entre véhicules.

Brusquement, nous voilà pendant quelques secondes entre deux nuages, juste pour nous permettre de voir sur notre droite une carcasse d'avion d'une couleur tirant sur le jaune. A-t-il été abattu ? Nous ne savons pas. Nous replongeons dans les nuages. Nous arrivons de nuit à El Mahin, il nous aura fallu la journée pour faire nos 110 km. (...)

Nous sommes ici en limite d'une zone que j'ai déjà parcourue en venant de la vallée Soummam : Touarit Ablat et Tassierat sont connus ici à El Mahin. Mais les régiments ne sont pas sous la même autorité : là-bas c'est la subdivision de Bougie, ici c'est la subdivision de Sétif.

“ **Protection, ratissage, poses d'embuscades avaient pour effet de rompre la routine et la monotonie.** ”

Vrai ou faux ? Cela ne fait de mal à personne si j'écris que dans ces villages isolés, il m'est dit que beaucoup de ces habitants n'avaient jamais vu d'Européens avant nous, les militaires de l'armée française. C'était un an avant mon passage dans ces lieux.

Je suis conscient qu'arrivant de métropole, embarquant dans des camions pour séjourner de longs mois dans ces zones isolées, reste un vécu mémorable pour tous ces militaires. Seules parfois des raisons sanitaires ont pu faire office de rupture avec la vie rugueuse des lieux. Protection, ratissage, poses d'embuscades avaient pour effet de rompre la routine et la monotonie. Seules relations avec l'extérieur : les ravitaillements, donc le courrier.



© Eugène Chero  
Juin 1957, Bir-el-Ater au Sud de Tébessa. Au fond, casernement d'une compagnie de Légion étrangère.

Lacourbe : petite bourgade à une vingtaine de kilomètres au sud de Bordj Bou Arreridj. Ce sont les camions du 1<sup>er</sup> Bataillon de Tirailleurs Algériens qui m'y emmènent. Ils y sont en protection du village, mais c'est difficile d'être partout. En effet, au petit matin, nous découvrons à quelques centaines de mètres du village une dizaine de cadavres bien alignés en bord de route : ont-ils refusé de se laisser enrôler par des fellaghas ? Ou tout simplement accusés de sympathie à notre égard ? Les Tirailleurs ont-ils eu des renseignements sur ce massacre ? Je ne sais pas, j'ai dû rejoindre Sétif.

À Sétif, je contacte le commandant de la 59<sup>e</sup> CRD (Compagnie de Réparation Divisionnaire) qui est le relais entre la Dir.Mat et moi. Le lieutenant, qui la commande, me dit que mon itinérance s'éternise beaucoup trop, j'aurais dû bâcler cette affaire en moins de deux mois, j'en suis à presque trois. Je lui explique les difficultés et la complexité qu'il

y a souvent à rallier ces lieux, les attentes inévitables. Je ne le convaincs pas ou peu.

Je me hasarde à lui parler de l'embuscade. Bon, il ne me le dit pas mais à demi-mots il me fait comprendre qu'il ne faut pas que je m' imagine l'impressionner. Il parvient à me donner la conviction que j'ai devant moi un homme qui ne connaît de l'Algérie que la ville de Sétif où il est peut-être arrivé d'Alger par le train !



© Eugène Chero  
Avril 1958, une partie de mon groupe avec deux camions Citroën P45.

Il m'informe qu'il me reste le 1/2 RAC (Régiment d'Artillerie Coloniale) à contacter. La CCAS est à Perigot ville, à une soixantaine de kilomètres au nord-est de Sétif. Vous en avez pour deux à trois jours me dit-il. Il me faudra deux semaines. ■

Eugène Chero



© Eagleyes  
Le mont Ivarissen et la vallée de la Soummam.

ENTRE SOLOGNE & BERRY

# DOMAINE DE LA GRANDE GARENNE



## LOISIRS RESTAURATION HÉBERGEMENTS

À LA JOURNÉE, EN COURT OU EN LONG SÉJOUR



DOMAINE DE LA GRANDE GARENNE  
Fédération Nationale André Maginot

[www.grande-garenne.com](http://www.grande-garenne.com)



### UN DOMAINE D'UNE CENTAINE D'HECTARES

avec parcours pédestres balisés, 4 étangs accessibles à la pêche.

### 1 HÔTEL DE 90 CHAMBRES

Climatisation, Télévision, accès à la piscine chauffée et sauna, wifi, site sécurisé.

### 1 BAR / RESTAURANT

Capacité de 300 couverts

### INFRASTRUCTURES CULTURELLES & SPORTIVES

Piscine / sauna

1 auditorium de 310 places

Historimage de 1000 m<sup>2</sup>

Parcours santé

Mini-golf homologué

Vélos en location sur le domaine

### UN PEU D'HISTOIRE

C'est au cœur d'un magnifique domaine du 19<sup>ème</sup> siècle que vous pouvez vous évader.

Réaménagé au fil du temps par la Fédération Nationale André Maginot, propriétaire depuis 1957, et initialement réservé aux anciens combattants, ce superbe complexe hôtelier s'ouvre de plus en plus aux familles, couples, groupes... Dans un parc arboré de 100 ha en pleine Sologne, avec ses quatre étangs, son restaurant traditionnel, sa salle de spectacle, son Historimage sur les guerres contemporaines, son hôtel (90 chambres),

La Grande Garenne est un lieu hors du temps au cadre délicieux et aux infrastructures variées. Le domaine dévoile ses charmes entre vieilles pierres et nature luxuriante, tout en proposant des installations dernier cri (climatisation, salles modulables, wifi, piscine chauffée). Chacun peut y trouver son bonheur et la quiétude pour un événement familial comme professionnel.

# LA GRANDE GARENNE ORGANISATEURS D'ÉVÈNEMENTS

## DE VOTRE ARRIVÉE À VOTRE DÉPART !

**Vous devez organiser une AG, une réunion, un événement familial...**

La Grande Garenne met une équipe à votre disposition pour organiser et vous accompagner le temps de votre séjour.



61€ TTC /pers. /nuit /journée  
pension complète

### SE RÉUNIR

Différents types de salles adaptées à votre besoin,

de 20 à 310 personnes.

- Salle de réunion
- Salle de congrès
- Théâtre / Cinéma

Un soutien technique présent le temps de votre réunion.

### SE RESTAURER

Le restaurant vous fera un menu sur mesure.

Buffet, gala, apéro-dinatoire. (possibilité de menus adaptés en cas de régimes spéciaux)

Produits du terroir à disposition dans notre boutique.

### SE DIVERTIR

Organiser une soirée gala, divertissement (chanteur, magicien...)

- Organiser une sortie en Région-Centre Val-de-Loire
- Visite du musée (Accès PMR)

### SE REPOSER

Ressourcez vous dans notre hôtel.

Chambres simples ou double, climatisées. Et redémarrez avec un bon petit-déjeuner. (Accès PMR)



LES PLUS

Adhérents prioritaires

Tarifs préférentiels



DOMAINE DE LA GRANDE GARENNE  
Fédération Nationale André Maginot

RENSEIGNEMENTS & RÉSERVATIONS

Domaine de la Grande-Garenne • CS 90624 • 18330 Neuvy-sur-Barangeon  
Tél. 02 48 52 64 00 • Email : [reservation@grande-garenne.com](mailto:reservation@grande-garenne.com)

[www.grande-garenne.com](http://www.grande-garenne.com)

## Le 14 juillet



Dépôt de gerbe au carré Maginot du cimetière de Neuvy-sur-Barangeon, par Mme Marie-Pierre Cassard, maire de Neuvy, MM. Maurice Gambert, président honoraire de la FNAM, Jean-Marie Guastavino, vice-président fédéral, et Michel Preud'homme, administrateur représentant attribué du président fédéral auprès du directeur de la Grande-Garenne.



Le dépôt de gerbe à la stèle André-Maginot au domaine de la Grande-Garenne et lever des couleurs par les pompiers.





La maire de Neuvy et son équipe.



Les pompiers de Neuvy.

Le loto du 14 juillet, animé par Coralie.



Sortie  
Découverte



**Séjour Sologne**

**3 et 4 octobre 2020**

**Découverte de la Sologne, une sortie Brame, une sortie découverte des champignons et un repas autour de produits solognots...**

**\*Pensez à réserver les places sont limitées.**

**Limite des inscriptions fin août 2020.**

**Sur réservation : 02 48 52 64 00**

## À l'EHPAD - Résidence André-Maginot

### **Commémoration du 8 mai**

Il y a 75 ans, la Libération poussait les Français dans les rues pour partager une joie retrouvée, mais elle avait aussi un goût amer lorsque les déportés firent leur retour, marqués par l'enfer des camps.

Notre EHPAD a vu passer nombre d'hommes et de femmes, témoins privilégiés de cette terrible période.

Le 8 mai 2020, nous avons vécu un moment étrange et particulier, dans une France comme arrêtée à cause d'un virus que personne ne connaissait ni n'attendait.

Chacun de nos résidents a fait montre d'une résilience bienvenue, en se rendant, non sans émotions, devant le drapeau afin de rendre hommage à ceux qui se sont battus, qui ont été blessés, qui sont tombés ou qui sont revenus après ces cinq années de combats, de privation et de peur. Les côtoyer est un privilège chaque année un peu plus précieux, car ils deviennent rares ceux qui, comme M. Granger, peuvent raconter leur descente des Champs-Élysées.

C'était notre 8 mai 2020 à l'EHPAD-Résidence André-Maginot.

### **Le confinement vécu par nos résidents**

Dès le début de la pandémie de COVID-19 et du confinement, la direction de la FNAM et celle de l'EHPAD se sont mobilisées afin de sécuriser la résidence André-Maginot et protéger les résidents et le personnel tout en permettant à ce dernier de travailler dans des conditions sanitaires optimum. Des masques FFP2, des surblouses, des visières de protection et des charlottes ont été acquis en grand nombre. Ainsi, aucun décès lié au COVID-19 n'est à déplorer dans notre EHPAD.

Par ailleurs, dans ce contexte de confinement, les résidents ont pu exprimer leur ressenti.

### **Premier recueil de parole le 30 avril 2020**

Les résidents ont bien pris conscience de la présence du Covid-19 et compris les mesures





de confinement. Bien que les deux premiers mois de confinement soient passés assez vite, tous espéraient que, le 12 mai, les contraintes seraient levées.

Plusieurs ont eu des nouvelles de leur famille et

certains ont témoigné des précautions prises par leurs enfants comme, par exemple, le fait de sortir très tôt le matin pour aller chercher son pain.

Dans l'ensemble, ils ont bien appréhendé la dangerosité du virus, souligné l'importance du port du masque, qui permet de les protéger et de protéger les autres, et insisté sur le respect des règles afin d'éviter la propagation du virus.

Des résidents ont abordé le manque de leur famille, parfois difficile à vivre pour certains. Les nouvelles de leurs enfants ont été rassurantes.

Heureusement, la technologie numérique était là pour pallier ce manque des familles : « c'est incroyable et formidable » les appels en Visio. L'un des résidents a évoqué la surprise par sa famille pour son anniversaire : tous s'étaient réunis pour un appel Visio afin de lui souhaiter un bon anniversaire. Ce fut un moment très émouvant.

Le comportement parfois non adapté de la génération actuelle est également évoqué. Les résidents considèrent qu'elle consomme

trop, de manière irraisonnée et déraisonnable. C'est également la génération du tout et tout de suite, les désirs sont comblés de manière immédiate. Selon eux, c'est une des explications au fait que le confinement ait



été mal supporté par un certain nombre de personnes et que les règles n'aient pas toujours été respectées.

Par ailleurs, ce qui était dit dans les médias a été pris avec précaution.

## *Deuxième recueil de parole le 20 juin 2020*

« On va quand même pas être reconfiné. » Cette première parole témoigne d'une certaine angoisse de la part des résidents. Bien qu'ayant réussi à garder le moral durant cette longue période, ils n'ont pas envie que cela recommence. Leur famille leur manque et ils espèrent tous profiter rapidement de leurs proches, comme avant, sans règle de distanciation... C'est cela le plus dur à supporter pour eux. Plusieurs aimeraient pouvoir bénéficier de sorties à l'extérieur comme a u p a r a v a n t (pique-nique au bord de l'étang par exemple). Certains soulignent même que le virus n'a heureusement pas fait de victimes à Maginot. Dans le même sens, des propos bienveillants et reconnaissants sont formulés pour les soignants de l'EHPAD « qui sont formidables » de s'être protégés correctement à l'extérieur « pour nous protéger ici ».



## *Questionnement sur l'avenir ?*

Certains de nos résidents se demandent si le virus va s'en aller, d'autres ne le pensent pas, du moins tant qu'un vaccin ne permettra pas de mieux nous protéger. L'espoir est là.

# Groupements

## GR 122

### CLUB DU 18 JUIN

Président : M. Alain Bataillon Debès  
Adresse : Hôtel National des Invalides - Boîte courrier n° 2  
75700 Paris Cedex 07



Notre assemblée générale s'est tenue le 29 janvier 2020. Le président Alain Bataillon Debès accueille et remercie tous les présents. Après une allocution, il fait observer une minute de silence en hommage aux compagnons disparus au cours de l'année. Pierre-Élie Borione, secrétaire général, présente le rapport moral et d'activité. Jean-Marie Briotet, trésorier, présente ensuite le rapport financier. Tous deux sont adoptés à l'unanimité. Le président précise qu'un loyer annuel est demandé pour l'utilisation de notre bureau avec un rappel sur trois ans. Le président évoque la parution du bulletin « Vigilance » et lance un appel aux articles.

Avant de clore la réunion, le président souligne ses rencontres avec Louis Fiori, président de l'Association varoise de l'Appel du 18 juin et remercie les membres pour leurs nombreuses présences dans le Var, sans oublier les porte-drapeaux.

**Alain Bataillon Debès**  
Président national

**Association varoise de l'Appel du 18 juin**  
L'association possède, grâce à son vice-président, Jacques Quentin, une exposition de 70 panneaux sur la vie et l'œuvre du général de Gaulle. Itinérante en PACA, elle sera présentée en priorité dans les établissements scolaires. L'association marquera avec ampleur 2020, l'année de Gaulle.

**Louis Fiori**  
Président

## GR 206

### SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ-MAGINOT DE LA MANCHE

Président : M. Jean-Charles Poulain  
Adresse : 20 bis rue d'Isigny  
50500 Saint-Hilaire-Petitville



Notre assemblée générale du mois de janvier ayant été reportée, nous avons néanmoins été invités par le président, Claude Fenuillère, à rejoindre les anciens combattants du canton de La Haye, le 22 février pour un après-midi d'amitié.

Le président Jean-Charles Poulain a indiqué que trois lycées avaient bénéficié de la subvention de la FNAM, permettant à trois classes de visiter le camp d'Auschwitz. Trois anciens combattants ont rejoint, à leur retour, les élèves de l'EREA, établissement de Saint-Lô, qui sont rentrés vivement impressionnés

et marqués par cette visite.

Pierre Robiolle, président d'honneur et président fondateur du Gr 206, a tenu à remettre trois distinctions de la Fédération Maginot à Claude Fenuillère, André Gauvin et Jean-Charles Poulain, en leur précisant de toujours s'impliquer près des jeunes et de prendre le relais à sa suite, d'accompagner également les anciens combattants et les veuves en leur venant en aide par des soutiens venant de la FNAM (Commission Solidarité) et des aides de l'ONAC.

Son message présageait, hélas, les épreuves que nous allions avoir à surmonter.

**J.-C. Poulain**  
Président

## GR 231

ASSOCIATION NATIONALE  
DES ANCIENS COMBATTANTS  
RÉSISTANTS ET VICTIMES DE  
GUERRE DU MINISTÈRE DE  
L'ÉCOLOGIE

Président : M. Claude Hess  
Adresse : Arche de la Défense –  
Bureaux plot I  
92055 La Défense Cedex



Notre AG devait coïncider avec le 3<sup>e</sup> anniversaire de la disparition du colonel Beltrame qui fut notre interlocuteur privilégié. La réunion a dû être reportée.

Ce 8 mai 2020 marque une grande date de l'histoire des anciens combattants. Où est-il le temps où des dizaines de drapeaux remontaient les Champs-Élysées pour s'assembler sous l'Arc de Triomphe ? Où est-il le temps où on saluait nos représentants, dont le président Hess ? Où est-il le temps où les blessés de guerre étaient invités dans

leurs fauteuils roulants ? Où est-il le temps où nos gloires étaient honorées ? En cette soirée où nous apprenons que l'héroïne Mme Rol-Tanguy décède. Qui avait pensé à citer son nom durant cette journée commémorative ?

On nous annonce que l'avenir va tenir compte du passé. Cette « guerre » contre le coronavirus avait plusieurs particularités. Non seulement ce mal s'attaquait avant tout aux vieux, mais en haut lieu on avait décidé de laisser en priorité les âgés regagner un monde meilleur. Maintenant, certaines personnes nous préfèrent en position du tireur définitivement couché. Mieux vaut en mourir de... rire.

**Marcel Jean Vilcosqui,**  
rédacteur en chef

## GR 300

GROUPEMENT ANDRÉ-  
MAGINOT

Président : M. Jacques Sonnet  
Adresse : 24 bis bd Saint-Gerain  
75005 Paris

© Defense.gouv.fr



Le CTSA de Clamart

Le GR 300 s'est mis en relation avec la cellule rayonnement du Gouverneur militaire de Paris pour connaître les besoins matériels de la zone de défense et de sécurité d'Île-de-France.

Après évaluation, le GR 300 a sollicité l'aide de la commission Solidarité de la FNAM, présidée par le général Robert Rideau, qui a financé : pour le centre de transfusion sanguine des armées (CTSA) de Clamart un automate *ST-Genesis* et pour l'hôpital d'instruction des armées (HIA) de Percy cinq climatiseurs et un appareil de laboratoire de test de dépistage, pour un total de 90 000 €.

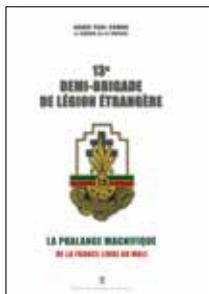
L'analyseur *ST-Genesis*, capable de surveiller la génération de thrombine, enzyme clé de la coagulation, pourrait permettre d'adapter pour chaque patient son traitement anticoagulant. Le CTSA est le seul préparateur de ce type de plasma en France. La mise à disposition de l'analyseur *ST-Genesis* permettra de répondre à un double enjeu : le diagnostic et la thérapeutique.

Le plasma pourrait jouer un rôle important, en particulier pour celui issu de donneurs convalescents. Il apportera au CTSA et au SSA une capacité innovante dans la mise au point de nouveaux produits sanguins labiles pour les malades des hôpitaux mais aussi pour ceux des missions extérieures.

**Cyril Carnevilliers**  
vice-président

## La 13<sup>e</sup> Demi-Brigade de la Légion Étrangère

André-Paul Comor et Ludovic de la Tousche



Éditions Pierre de Taillac  
Prix : 39 € (en librairie)

La vie de cette 13<sup>e</sup> DBLE nous est relatée de la Seconde Guerre mondiale à l'Indochine et l'Algérie avec la réorganisation de la 13<sup>e</sup> DBLE par le général Salan. Nous la suivons ensuite à Djibouti et aux

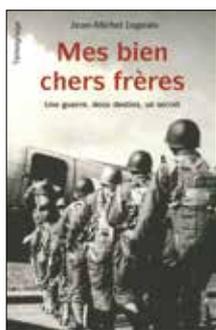
Émirats Arabes Unis. Le retour en France nous éclaire sur la formation du légionnaire et la préparation opérationnelle avant le retour en zone sahélo-saharienne (Mission Barkhane, 2018), l'engagement contre le terrorisme et les missions outre-mer (Mayotte et La Réunion).

L'ensemble lève le voile sur cette demi-brigade mythique et insiste sur la nature de son âme où le panache se conjugue avec le sens de l'honneur.

JMG

## Mes bien chers frères

Jean-Michel Logeais



Éditions Feuillage  
Prix : 14 € (en librairie)

La vie d'une famille nombreuse dont le père retrace l'histoire. Le fils aîné René s'engage dans des chemins tortueux puis rejoint les commandos parachutistes et finalement l'Indochine. Il disparaît ensuite à la sortie d'un hôpital militaire sans laisser de traces.

Comme dans de nombreuses familles un secret se cache. Le père le révèle à une de ses filles et le benjamin fini par en être informé. Il raconte ses années d'enquête, ses recherches de documents et de photographies qui finissent par lui faire retrouver la trace de René en Indochine. Bien écrit, ce livre qui se lit aisément dévoile sa dimension affective parfois poignante.

RA

## Les chasseurs parachutistes pendant la guerre d'Algérie

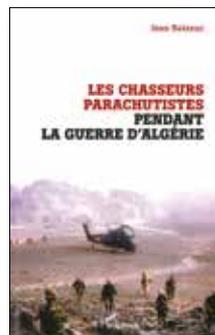
Jean Balazuc

Éditions L'harmattan  
Prix : 27 € (en librairie)

Jean Balazuc décrit dans ce nouvel ouvrage avec une grand minutie, à son habitude, la vie des régiments parachutistes en Algérie de 1956 au putsch d'avril 1961.

Cet ouvrage essentiellement destiné aux spécialistes, chercheurs et historiens relate les caractéristiques essentielles des différents acteurs français de cette période. Primordial dans les bibliothèques spécialisées.

RA



## Le passage

Michel Lequertier

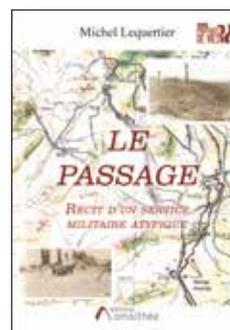
Éditions Amalthée  
Prix : 11,90 € (en librairie)

L'auteur décrit son passage de la vie d'adolescent à la vie adulte. Parcours initiatique du service militaire qu'il a choisi pour connaître des modes de vie différents. Il décide de la faire dans une région difficile : les Aurès, comme officier de réserve.

Il relate ses expériences, ses hésitations et ses « plongements » par une analyse pragmatique des situations souvent ambiguës dans lesquelles il est plongé.

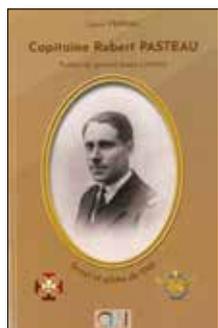
Un parcours initiatique un peu rugueux, ce « passage » qui se lit avec aisance remet en questions quelques unes de nos certitudes. Une priorité !

JMG



## Capitaine Robert Passereau

Louis Vernac



Éditions Culture Histoire et Nation

Prix : 20 € (en librairie)

Plusieurs thèmes sont ici traités à travers la vie du capitaine Robert Passereau. Tout d'abord le rejet de la composante militaire aérienne autonome par les grands chefs militaires alors que les Anglais avaient décidé de la création de la Royal Air Force dès 1918. L'Armée de l'Air ne naîtra qu'en 1934.

Ensuite Louis Vernac analyse les ressorts de ces retards et défend le bilan aérien de la campagne de 1940, malgré la mise en service d'appareils trop souvent dépassés, pilotés par des aviateurs au comportement héroïque. Enfin, il dévoile une partie de son enfance et de son dévouement au scoutisme et de la création des scouts de l'air.

JMG

## Policiers contre policiers

Luc Rodolphe

Éditions SPE Militaria

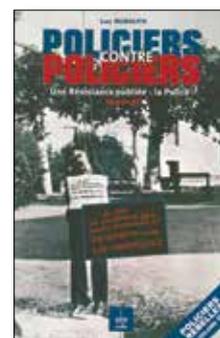
Prix : 27 € (en librairie)

Ce pavé de presque 700 pages fait suite à *Policiers rebelles* et traite d'un sujet plutôt oublié ou méconnu et difficile : la résistance des policiers durant la Seconde Guerre mondiale.

Comment pouvait-on désobéir aux ordres pour obéir à sa conscience ?

On ignore généralement que ce sont des unités de police entières qui basculeront du côté des « terroristes » ou des « résistants ». Si 75 % des Juifs de France seront sauvés, c'est que l'inaction de la police aura enrayé le mécanisme nazi. Beaucoup de policiers tomberont aux mains de l'ennemi. Ils seront voués à la déportation ou à l'exécution immédiate. L'auteur Luc Rodolphe extrêmement bien documenté (ancien directeur de la Police nationale) nous propose tout un ensemble d'action de ces policiers aux responsabilités particulièrement difficiles.

JMG



## ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans l'article intitulé « La Retirada » dans *La Charte 2-2020*. En effet, le titre de maréchal n'existe pas en Espagne. Franco était appelé Généralissime ou Caudillo. La rédaction remercie vivement ses lecteurs pour l'intérêt qu'ils prennent à la publication.

## Recherche

Recherche de la documentation, des photos et des témoignages sur le Service Géographique Militaire en Afrique (SGMA), les 31<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> compagnies géographiques de l'armée B / 1<sup>re</sup> armée et plus généralement les formations géographiques de l'armée française sur la période 1943-1945 aussi bien en AFN, en Italie (CEF) que durant la libération de la France et l'arrivée en Allemagne.  
Samuel Patris Tél. : 06 51 02 10 95  
email sampatris@hotmail.com

Recherche le téléfilm « Harkis » d'Alain Tasma avec Smaïn et Leila Bekhti, diffusé sur France 2 en 2006 puis édité et distribué par France Télévisions Distribution en DVD.  
Jamel Yakour  
Breslauer Strasse 9  
76532 Baden-Baden  
Allemagne  
Email : jamelyakour@yahoo.fr



***Conrad Schumann, soldat stationné à Berlin-est, fuyant l'espace soviétique pour se réfugier en zone française. Œuvre réalisée à partir de la célèbre photo de Peter Leibing.***